

Ce numéro contient : 1^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet d'APRÈS LE PARDON, de M^{me} Mathilde Serao et M. Pierre Decourcelle ;
2^o Le 13^e et dernier fascicule du roman de M. Gaston Leroux : LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 30 NOVEMBRE 1907

65^e Année. — N^o 3379.



LA CRISE PORTUGAISE. — Le roi Dom Carlos I^{er} à Cascaes.

Photographie Chusseau-Flaviens. — Voir l'article, pages 345-346.

NUMÉRO DE NOËL

Le Numéro de Noël 1907 paraîtra la semaine prochaine, le 7 décembre.

Nos abonnés recevront à part, soigneusement roulés dans un tube-carton, deux grands hors-texte en couleurs :

1^o Une *Elégante de 1806*, d'après un tableau qu'a exécuté spécialement pour *L'Illustration* le peintre FRANÇOIS FLAMENG, et qui constitue un pendant à l'*Officier de Hussards, 1806*, d'EDOUARD DETAILLE, qui a eu tant de succès l'an dernier et qu'un nombre considérable de nos lecteurs ont fait encadrer ;

2^o Le *Troupeau (baie du Croisic)*, d'après un tableau de CHARLES JACQUE, fac-similé en couleurs, remmargé sur papier feutre.

Le numéro proprement dit contiendra 19 gravures en couleurs (dont 4 hors texte), 24 pages de gravures en noir et de texte, sous une couverture en couleurs reproduisant un fragment de l'*Accordée de village*, de J.-B. GREUZE.

Les deux parties du Numéro de Noël étant adressées à nos abonnés séparément, ils ne devront pas s'étonner si elles leurs sont distribuées à vingt-quatre heures d'intervalle.

SUPPLÉMENTS DE THÉÂTRE

Les premières pièces publiées dans les numéros suivants (décembre 1907 et janvier 1908) seront :

Cœur à Cœur, de M. ROMAIN COOLUS (Théâtre Antoine) ;

L'Autre, de MM. PAUL et VICTOR MARGUERITE (Comédie-Française) ;

Madame Sans-Gêne, la célèbre comédie, encore inédite, de MM. VICTORIEN SARDOU et EMILE MOREAU (Théâtre Réjane) ;

Son Père, de MM. ALBERT GUINON et A. BOUCHINET (Odéon) ;

L'Eventail, de MM. ROBERT DE FLERS et G.-A. DE CAILLAVET (Gymnase) ;

Samson, de M. HENRY BERNSTEIN (Renaissance) ;

L'Affaire des Poisons, de M. VICTORIEN SARDOU (Porte-Saint-Martin) ;

L'Apprentie, de M. GUSTAVE GEFFROY (Odéon).

L'Illustration théâtrale publiera ensuite au fur et à mesure de leur apparition les œuvres nouvelles de MM. Henry Bataille, Paul Bourget, Alfred Capus, Pierre Loti, Octave Mirbeau, André Picard, Michel Provins, Jean Richepin, etc.

ROMAN

Le 14 décembre nous commencerons la publication de : *la Consolatrice*, par MARCELLE TINAYRE, l'auteur de *la Rançon*, *la Maison du péché*, *la Rebelle*.

COURRIER DE PARIS



Comme je flânais sous les arcades de l'Odéon, j'aperçus l'Homme-qui-lit en train de parcourir un volume à l'étalage de la célèbre librairie Flammarion. Il était si intéressé que je pus être près de lui, le touchant du coude et ne ménageant point le geste sans qu'il remarquât ma présence. Enfin je fis exprès de le heurter. Ayant alors levé les yeux, il me vit et nous nous mîmes à rire en nous souhaitant le bonjour, selon la formule traditionnelle entre nous. Il dit : « Ah ! j'ai lu, j'ai lu ! » et je réponds : « Compère, qu'as-tu lu ? » Depuis vingt ans que nous nous feuilletons, cet innocent *mot de passe* nous amuse. C'est notre *ad augusta per angusta*. Il faut si peu de chose à ceux qui aiment les livres pour les égayer ! La plus humble des plaisanteries distrait leur âme studieuse et enfantine.

— C'est avec plaisir, lui dis-je, que je vous trouve gaillard, et debout, dans les courants d'air meurtriers de ces voûtes. Je me souviens qu'il y a cinq semaines, vous étiez moins sémillant dans le fauteuil de cuir du cercle, en proie au vertige neurasthénique ?

— Oui, fit-il, je me sens raffermi, le rein droit, assez semblable à un bouquin naguère broché, décousu, qui sort des bonnes mains à spatules du relieur. Ah ! qu'il est content ! N'avez-vous jamais fait attention au petit air avantageux et définitif que prend le volume aussitôt relié, lacé dans sa cuirasse neuve ? L'or, le jaspé ou le rouge de sa tête et de ses tranches reluit. Tout en résis-

tant, il ploie et craque un peu sous ses plats, comme la taille d'une Andalouse sous le corset, il sent bon le cuir, et vous je te aux yeux, quand on l'ouvre, une poudre blanche de papier râpé charmante à voir et à balayer d'un souffle, et il cache quelque part, ainsi qu'une jolie fleur mise à sécher entre deux pages, son signet replié, couleur d'arc-en-ciel. Tel je suis aujourd'hui après ma crise.

— Bravo ! Et comment vous êtes-vous guéri ?

— Par la lecture.

— Je m'en doutais. C'est égal, pour vos premières sorties, il ne me paraît guère prudent de stationner sous ce cloître. Vous risquez de vous en humer.

— Quand je lis, le froid et le chaud n'ont pas de prise sur moi.

— Mais quel agrément pouvez-vous bien trouver à lire, dans une si parfaite inconfortabilité, des livres non coupés, que vous ne pouvez qu'entr'ouvrir, et au fond desquels ils vous font, comme dans le creux d'un cornet, suivre avec une peine extrême le fil du récit ?

— C'est cela, justement, qui est délicieux ! On croit qu'on est petit, encore au collège. On oublie tout à fait la rue, les passants et la rotation de la terre. Les heures tombent lentes et rapides comme le sable qui coule dans le sablier. Que de livres j'ai dévorés ici ! Des centaines. Quand on s'en va, étourdi de chapitres, on ne sait plus où on en est. Il faut marcher quelques pas dans le divin Luxembourg pour que s'évapore cette ivresse.

— Et que lisiez-vous, quand je vous ai dérangé ?

— *Le Théâtre*, d'Adolphe Brisson.

— Vous aimez le théâtre ?

— Beaucoup, parce que je n'y vais jamais.

— Pourquoi cela ?

— J'y allais autrefois, j'ai dû y renoncer.

— Raisons de santé ? Le médecin vous a défendu de vous coucher tard ?

— Non. Je faisais scandale.

— Et comment ?

— Je lisais. J'emportais des livres et je lisais.

— Pendant les entr'actes ?

— Pendant la pièce. Et, la plupart du temps, ce que je lisais était bien plus amusant que ce que je n'écoutais pas. Seulement on me remarquait. Je ne risais pas aux mêmes endroits que le public. Mon attitude inébranlable finissait par agacer. J'attirais l'attention des spectateurs et je la distraçais de la scène sur laquelle elle aurait dû se concentrer. Je jetais un froid. Et il arrivait qu'un contrôleur, au milieu d'un acte, venait poliment me prier, de la part de la Direction, de me retirer ou de retirer mon livre comme si c'eût été un petit chapeau de dame. Je préférais toujours me retirer moi. Et cependant, je vous le répète, j'aimais beaucoup le théâtre. J'adore lire dans le bruit. C'est au milieu du tapage que les vrais gourmets de lecture et les friands de sommeil jouissent le mieux de leur plaisir favori. Observez les amateurs qui ont pour volupté de s'assoupir dans un fauteuil d'orchestre ? Ni les furieuses altercations de l'éternel couple adultérin, ni les tonnerres de bravos, ni le pistolet du mari, ne les émeuvent. Le silence est seul capable d'interrompre la béatitude de leurs rêves. Alors, j'ai pris le meilleur parti pour concilier mes deux amours, celui de la lecture et celui du théâtre : je lis des feuilletons dramatiques. Je les lis tous, et en particulier ceux du *Temps*, qui me semblent de vrais modèles du genre, ni bénisseurs ni méchants, et nourris de bon sens ironique, de philosophie claire et saine, qui font, sous leur apparente et maicieuse nonchalance, mieux sentir que par des éloges ou des blâmes

disproportionnés le poids sûr et toujours attendu de leur autorité. Jamais je n'achève un de ces excellents *dimanches* de M. Brisson sans admirer l'art et le talent avec lesquels ils semblent se présenter et se développer d'eux-mêmes, en substantielle simplicité, sans nulle pédanterie professorale, et j'en conclus chaque fois que le métier de critique, souvent si décrié, doit être infiniment difficile à exercer. Non, la critique n'est pas aisée, j'entends pour un honnête homme. Il y faut, outre le mérite, et une science approfondie des choses de la scène, une effrayante érudition du cœur de l'homme et surtout de l'auteur dramatique à l'épiderme d'une si délicate contexture qu'il se fâche si on le bâtonne avec une rose. Il est parfois plus chatouilleux pour l'honneur de ses personnages que pour le sien propre, si j'ose dire, et à la suite d'un article dont Beaumarchais lui-même aurait remercié, « en étant le serviteur », il envoie des témoins qui ne badinent pas et demandent du sang. Mais, quelque irréparable qu'ait été l'injure qu'on lui a faite aussi bien que celle par laquelle il a riposté, toujours toujours, après le combat, l'auteur se réconcilie avec le critique. Pourquoi ? Le savez-vous ?

— Non.

— D'où vient cette habitude prise de ne plus accepter l'éreintement dès lors qu'on était à l'avance une touchante victime enguirlandée pour subir le sacrifice de la louange ?

— J'ignore.

— Je me rends bien compte, sans doute, que ce bruit n'est point perdu, qu'une égratignure dans « la région métacarpienne » ou « deux balles échangées sans résultat » n'ont jamais fait de mal à une bonne pièce, mais...

— Ecoutez, lui dis-je ; ce sujet m'est tout à fait indifférent... et même pénible. Parlez-moi de vos autres lectures.

— Je ne vous contrarierai pas. Voulez-vous venir à Rome, puisque tout chemin y mène ? Après y avoir été de longues années secrétaire à l'ambassade de France, du temps que la France connaissait le Vatican, M. Fernand Laudet a réuni quelques-uns de ses *Souvenirs d'hier*. Avec des yeux fins et clignotants, il a bien regardé cette vie circonspecte et nuancée de la Rome religieuse, et il dit, de la manière du diplomate, où l'on croit sentir aussi ce qu'il ne dit pas, les choses tour à tour pittoresques et émouvantes qu'il a vues, de plus près que d'autres, de tout près. J'ai entendu, en le parcourant, le glissement confidentiel de ses pas sur les parquets, dans les salons du palais Borghèse ou au long des appartements Borgia et avec lui, j'ai assisté, heure par heure, à la mort de Léon XIII. De poignantes visions m'en sont restées : celle du pape, défunt, dans cette chambre pleine de monde où l'on ne pénétrait jamais... le pontife assis encore sur son petit lit, le squelette de la poitrine apparaissant par la chemise en rouverte ainsi qu'à certaines statues tombales de la Renaissance, sous les plis écartés du suaire, la tête inclinée à gauche « comme si elle voulait voir encoeur le jour » et le cortège des privilégiés admis à venir une dernière fois s'agenouiller devant la Sainteté qui n'est plus là... Chacun à son tour, soutenu par le majordome, s'approche en tremblant, pour recevoir, tout courbé, sa muette audience, et baiser la belle main qui pend, inerte et lasse de tant de bénédictions, la main qui ne sèmera plus *urbi et orbi*. Pendant qu'un monde d'ouvriers en soutane s'agite en désordre pour sceller les trois couvercles des cercueils, j'ai vraiment senti l'odeur parfumée de la cire où s'enfonçaient les cachets de bronze pour y imprimer la croix des clefs et la tiare, et j'ai assisté aussi à la cérémonie de la « tumulation », au chant des chœurs de la Sixte, ne,

dans cette colossale et pompeuse basilique de Saint-Pierre, qui est comme l'Opéra de Dieu.

— Vraiment ? lui dis-je un peu surpris, vous voyiez tout cela ?

— Comme je vous vois. L'exercice acharné de la lecture entretient l'imagination dans la plénitude de ses moyens et de son jeu. Le livre lui fait atteindre son maximum, et il n'y a plus d'obstacles ou de distances. Une phrase bien sonnée, un mot lumineux... et on entend, on y est.

— Eh bien ? où avez vous encore eu le plaisir « d'y être » ?

— « J'y ai été » en suivant à Florence, avec M. Gebhart, la féconde et merveilleuse destinée de l'uomo singolare, du virtuoso Botticelli. Par eux deux, j'ai connu les épouvantes de l'Enfer, les orientales et mystiques délices du paradis, les grâces païennes du Décaméron, et j'ai... oh ! très bien vu le vieux Sandro infirme et décrépît, chancelant à la fin de sa vie sur deux béquilles comme un de ses *Grotesques*. Quand le docteur Max Billard, aux dernières pages de son étude sur Mallet, m'a raconté le général faisant, avant d'être fusillé, répéter pendant un quart d'heure, au peloton d'exécution, les mouvements d'ensemble sur le champ de Mars : « C'est mauvais... très mauvais ! Au temps ! » j'y ai été. Et aussi, avec cette M^{me} de Boigne si amusante et éveillée. Il faudrait être une bûche, après que l'on a seulement voyagé dans les deux derniers volumes de ses savoureux *Mémoires*, pour ne pas avoir devant soi les portraits parlants du duc d'Angoulême, de Louis XVIII et de Charles X. Ils sont là, debout, qui remuent, habillés et aussi déshabillés avec le plus spirituel irrespect. Enfin « j'y ai été » jusqu'aux larmes, avec le *Blé qui lève*, de Bazin.

— Oui. C'est un bien beau livre. Le plus beau peut-être qu'il ait fait.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

LA CONQUÊTE DE L'AIR

Samedi dernier, 23 novembre, après huit mois d'essais progressifs, le second dirigeable militaire français, *Patrie*, a quitté, à 8 h. 45 m. du matin, le parc aérostatique de Chalais-Meudon pour se rendre à Verdun, son poste assigné, où, à 3 h. 30 m., la population de notre importante place de l'Est saluait d'acclamations chaleureuses son heureux atterrissage en présence des officiers de la garnison. Monté par le commandant Bouttiaux, directeur de l'Ecole d'aérostiers, le commandant Voyer, pilote, le capitaine Bois, les mécaniciens Geffroy et Gérard, bravant le temps peu favorable et le vent contraire, dédaignant l'escala de Châlons, prévue en cas de besoin, le ballon a accompli en six heures quarante-cinq minutes, d'une seule traite, ce raid sans précédent, avec la sûreté d'un navire admirablement équilibré, machiné, gouverné, et l'on peut dire avec cette « élégance » dont les mathématiciens se plaisent à qualifier la solution de certains problèmes ardu.

C'est un événement historique, qui datera dans les annales de la science et dans celles de l'armée, et qui a fourni à *L'Illustration* une des pages les plus intéressantes de ce numéro.

Voilà, par une démonstration élatante et décisive, la direction des aérostats définitivement résolue. Tout en suivant les développements de cette invention d'une importance capitale, l'attention, déjà si fortement captivée par les expériences d'aéroplanes actuellement en cours, va donc pouvoir désormais s'attacher davantage au « plus lourd que l'air », et bientôt, peut-être, de merveilleuses envolées nous fourniront l'occasion d'ajouter de nouveaux documents à ceux que nous ont fournis dernièrement les intéressants essais de Santos-Dumont, de Henri Farman, d'Esnault-Pelterie.

Aussi bien, depuis quelque temps, *L'Illustration* accorde une large place à ces sujets. Nos lecteurs n'ont pas manqué de le remarquer, et peut-être certains d'entre eux seraient-ils tentés de trouver cette place excessive. Par exemple, une légère pointe de critique ne percerait-elle pas sous une douce

ironie dans les propos que nous tenait, l'autre jour, un vieil ami de la maison ?

— Encore un numéro « à ballons » ! nous disait-il. Décidément, c'est la série, l'implacable série ! Aérostats sphériques, oblongs, libres, captifs, dirigeables, il n'y en a plus que pour eux ici, — et je ne compte ni les aéroplanes prêts à s'émanciper, ni les vues photographiques prises du haut des airs. Aimez-vous les ballons ? On en a mis partout. De ce train-là, votre journal, qualifié d'universel à juste titre, deviendra bientôt le *Moniteur* non moins universel de l'aéronautique...

Hé oui ! sans prétendre toutefois au monopole spécial que, par hyperbole, lui prédit la malice de son vieil ami, *L'Illustration* consacre de plus en plus fréquemment des pages entières aux documents relatifs à la campagne de plus en plus active entreprise pour la conquête de l'air. Et ainsi elle ne fait que remplir strictement un de ses devoirs essentiels, lequel est de suivre de près la vie contemporaine, sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations, en attribuant aux événements, aux faits, à leur représentation graphique, une part proportionnée à leur importance.

De nos jours, en effet, sur la scène changeante de l'actualité, l'aérostation occupe d'une façon constante un des premiers plans. Datant de la fin du dix-huitième siècle, restée à peu près stationnaire jusque vers la fin du dix-neuvième, puis entrée dans une phase décisive de progrès continu, elle est en train d'accomplir une évolution marquée, prélude d'une révolution considérable, peut-être assez prochaine. Révolution mondiale — c'est le cas d'employer ce néologisme majestueux — révolution dans la locomotion, les sciences, les explorations, la topographie, la géographie, les relations internationales, l'art de la guerre, les mœurs, etc... Excusez du peu ! comme dit l'autre.

Depuis l'invention française des frères Montgolfier, papetiers d'Annonay, cent vingt-quatre ans se sont écoulés ; longtemps, sauf de rares applications à des expériences scientifiques ou à des observations militaires (l'armée de Sambre-et-Meuse et l'expédition d'Égypte eurent leurs ballons captifs), les aérostats, décevant les espérances ambitieuses conquies dès leur naissance, restèrent généralement à l'état d'énormes jouets, « attraction » traditionnelle des fêtes publiques, où leur ascension, parfois agrémentée de tours d'acrobatie plus ou moins sensationnels, s'effectuait devant une foule de badauds, aux coudes tendus, aux yeux ébahis. Maigres résultats, en somme, pour une si belle invention.

Cependant, des augures optimistes continuaient de lui prophétiser de hautes et vastes destinées, des chercheurs doués d'une ténacité et d'une vaillance à toute épreuve conservaient leur inébranlable foi en son avenir. Mais le succès répondait médiocrement aux prophéties encourageantes, aux persévérants efforts, et de même qu'Oronte, en son sonnet à la belle Philis, on finissait par désespérer à force d'espérer toujours.

Vous souvient-il de l'époque encore peu lointaine où des savants patentés démontraient, calculs en mains, que le problème de la direction des ballons était absolument insoluble, tout comme ceux de la quadrature du cercle et du mouvement perpétuel ; où la verve satirique des vaudevillistes s'exerçait aux dépens des inventeurs toqués de cette utopie ; où des caricaturistes croyaient atteindre au comble d'une audacieuse fantaisie en nous montrant l'humanité dotée de la navigation aérienne... en l'an 2000, pour ne pas dire aux calendes grecques ; où le fécond et captivant Jules Verne — ce précurseur perspicace — n'était tenu que pour un écrivain riche d'imagination, ayant simplement substitué, à l'usage de la jeunesse, des féeries pseudo-scientifiques aux contes de *Ma mère Loye* ? Quant aux adeptes du « plus lourd que l'air », taxés de folie danger use, tantôt on les défiait de quitter le sol, tantôt on les menaçait du sort funeste de leurs devanciers, tel ce Dante, de Péronne, au quinzième siècle, le premier homme-volant, — après Icare, de mythologique mémoire.

Or, voici que, depuis quelques années, s'opère un notable changement, se prépare un nouvel ordre de choses : naguère, les projets, les tentatives pour la conquête de l'air paraissaient illusoire et téméraires ; à l'heure actuelle, le scepticisme railleur qu'ils rencontraient paraît puéril et déjà rococo. Car tout ce qui jusqu'à présent semblait relégué dans le domaine de l'improbable et du merveilleux se réalise ou est à la veille de se réaliser. Grâce aux vaillants et infatigables pionniers d'une légion d'avant-garde qui compte ses héros et ses victimes, on peut voir les premiers ballons dirigeables silonner le ciel, pareils à de gigantesques poissons

aillés ; l'aérostas classique s'améliore, sait mieux profiter des courants atmosphériques, atterrir plus sûrement ; captif, il est définitivement incorporé à l'armée et nous venons de le voir faire ses preuves au Maroc, à Casablanca. Sous l'heureuse impulsion de l'Aéro-Club de France se forment des pilotes habiles, des équipiers intrépides et expérimentés ; des épreuves sérieuses s'organisent, des performances s'acquièrent, des records se disputent, le sport aéronautique se crée, se propage. Nous connaissons même — n'est-ce pas un signe des temps ? — plus d'un amateur distingué qui, instruit à bonne école, et parfaitement apte au maniement d'un ballon libre, ne craint pas de s'offrir, assez souvent, en famille ou avec des amis, une petite excursion aérienne, sans accidents ni pannes, sinon sans imprévu. Enfin, le « plus lourd que l'air » s'allège, s'équilibre peu à peu : piqué d'une noble émulation, l'aéroplane commence à « bouger ». Le dix-neuvième siècle compte les bateaux à vapeur, les chemins de fer, l'électricité appliquée à la télégraphie, à l'éclairage et à la force motrice, la photographie ; le vingtième, déjà fier de l'automobilisme, promet de se signaler par la locomotion aérienne. Le jour viendra certainement des voyages à but déterminé accomplis au-dessus des cités, des plaines, des forêts, des montagnes sourilleuses, des océans tumultueux ; le jour où l'on prendra couramment l'auto ballon comme on prend maintenant l'autobus ; où M. Perrichon, devenu d'alpiniste timide aéronaute impavide, modifiera sa « pensée » fameuse et écrira sur un registre d'hôtel : « Que l'homme est petit quand on le contemple du haut des airs ! »

Nous n'en sommes pas encore là ; mais, en attendant, une publication comme la nôtre n'a-t-elle pas l'impérieux devoir de suivre ce mouvement — ascensionnel on peut le dire — dont nous sommes les témoins attentifs ; de noter régulièrement, exactement, les tâtonnements, les expériences, les perfectionnements, aboutissant à des innovations progressives d'un si vif intérêt pour nos lecteurs contemporains et qui préparent de si extraordinaires surprises à nos arrière-neveux. C'est également à ceux-ci que nous songeons en recueillant et enregistrant tous ces documents précis et pittoresques, persuadés que, lorsqu'ils jouiront de tous les avantages de la conquête de l'air, d'une existence nouvelle élargie au delà de notre vieille machine ronde, leur curiosité rétrospective trouvera, à feuilleter ces pages de *L'Illustration*, le profit et l'agrément que nous trouvons devant les anciennes estampes historiques représentant les primitives montgolfières.

Il faut marcher avec son siècle, affirmer un adage, particulièrement applicable aux journaux, tribunaux de l'actualité. En bonne logique, quand le siècle se met à voler, il faut aussi voler avec lui : ainsi faisons-nous ; on ne nous en saura pas mauvais gré.

EDMOND FRANK

LA CRISE PORTUGAISE

Dans la semaine écoulée, la crise portugaise a passé au premier plan de l'actualité. Que s'est-il produit à Lisbonne ?

On savait que la dictature régnait en Portugal depuis le mois de mai dernier. Le chef du gouvernement, M. João Franco, à la suite de violents tumultes à la Chambre, avait fermé d'abord, dissous ensuite les Cortès. Il y avait en Portugal deux partis qui se succédaient au pouvoir et qu'on appelait, par cela même, les partis « rotatifs » : le parti régénérateur et le parti progressiste. M. João Franco n'appartient à aucun des deux : il a fondé en 1901 le parti régénérateur libéral. C'est, comme on voit, un dissident. Mais lorsque le roi le fit appeler en mai 1906 pour lui confier le soin de former un ministère, il réussit à s'assurer à la Chambre une majorité composée de ses partisans politiques et des progressistes. Ceux-ci, après la dissolution, ayant refusé de s'associer à sa politique, M. João Franco, mis en minorité, présenta sa démission au roi. Dom Carlos I^{er} la refusa, pria son premier ministre de rester et lui donna les moyens de gouverner. Ainsi s'établit la dictature. Elle fut marquée, au début, par une violente campagne de presse et par des troubles à Porto et à Lisbonne. A Lisbonne, la nuit du 18 juin, il y eut une manifestation, une façon d'émeute : le sang coula, deux hommes furent tués. La tourmente passa ; l'ordre revint. Ce calme, au moins apparent, dura depuis quelques mois. Lorsque tout à coup s'est déchaînée une nouvelle tempête. Pourquoi cette violente agitation ? C'est que le roi, dont on ignorait les projets, venait de déclarer qu'il entendait maintenir M. Franco, qu'il était très content de son président du Conseil et qu'il voulait que la dictature durât, jusqu'à ce que les élections, qu'il ferait à son heure, permissent d'avoir une majorité capable de ramener « la normalité ». La forme de cette déclaration était inédite. Le roi de Portugal

avait confié sa pensée à un journaliste français, M. Joseph Galtier, rédacteur au Temps. L'interview royale parue dans le Temps a produit en Portugal un effet considérable. On l'a qualifiée de document historique et d'acte le plus grave du règne de Carlos I^{er} !

Nous avons demandé à M. Joseph Galtier de raconter pour nos lecteurs l'histoire de cette entrevue.

HISTOIRE D'UNE INTERVIEW ROYALE

Les premières dépêches qui apprirent à Lisbonne que le Temps publiait une interview du roi et qui donnèrent le résumé des déclarations de Dom Carlos I^{er} y furent accueillies avec autant de surprise que d'incrédulité. Non ! le roi n'avait pas pu parler de politique avec un journaliste, un journaliste étranger. Dans les salles de rédaction ennemies du gouvernement, le premier moment de stupéfaction passé, ce fut une colère, une indignation inouïes. Il fallut qu'un organe officieux, le *Diário Illustrado*, insérât un article « Service d'État », pour qu'il ne restât aucun doute dans les cervelles « rotatives ».

L'authenticité de la déclaration royale étant établie, nos confrères portugais, qui ont vraiment de l'imagination, ont fabriqué, de toutes pièces, de petits romans sur la manière dont l'interview a été obtenue et écrite. On a dit, par exemple, que je n'étais pas allé en Portugal de mon propre mouvement ou sur l'invitation de mon directeur. C'est le roi ou M. Franco, à moins que ça ne soient les deux ensemble, qui m'ont mandé à Lisbonne. L'un ou l'autre ou tous deux ont préparé ce coup de défi aux vieux partis. On a dit aussi qu'à Cascaes — la citadelle où réside le souverain — j'ai rencontré un dignitaire du palais qui m'a questionné sur ce que je me proposais de demander au roi. Ce dignitaire m'aurait fait observer qu'un roi, ne pouvant pas rectifier les propos qu'on lui prête, doit se garantir contre les surprises des fausses interprétations, l'expression involontairement infidèle de sa pensée. Aussi, mis en présence de Dom Carlos, j'aurais reçu un écrit — la déclaration — avec la recommandation ferme de n'y pas changer une virgule. On a dit enfin que la déclaration aurait été apportée à Paris par Dom Affonso, frère du roi, et que je n'en aurais pris connaissance, comme les lecteurs, qu'en ouvrant le Temps du 11 novembre.

Puisque le gouvernement, c'est-à-dire M. Franco, n'a pas hésité à affirmer que c'était lui qui avait conseillé au roi de me recevoir, je ne pense pas être indiscret en racontant exactement et brièvement l'histoire de cette interview.

Et d'abord, ni le roi ni M. Franco ne m'ont fait venir à Lisbonne. C'est le directeur du Temps M. Hébrard, qui, un matin de mi-octobre, me demanda si j'étais d'humeur à voyager. Des journalistes portugais, au congrès de la presse de Bordeaux, notamment M. Magalhaes de Lima, directeur du journal républicain *Vanquarda*, avaient signalé à M. Adrien Hébrard la situation exceptionnelle où se trouvait le Portugal et l'avaient engagé à envoyer à Lisbonne un de ses rédacteurs.

Quelques jours après, je bouclais ma valise.

J'ai été reçu par M. João Franco à Cascaes le dimanche 27 octobre, dans l'après-midi. Cette entrevue avait été arrangée par un journaliste portugais, ami personnel du dictateur. Je suis resté avec le président du conseil de 3 heures environ jusqu'à 6 heures. Au moment de quitter M. Franco (nous étions debout, dans le salon obscur, la nuit venue), je me tournai vers lui :



M. Joseph Galtier, rédacteur au Temps, collaborateur de *L'Illustration*, qui a été le porte-parole du roi Carlos I^{er} dans la crise actuelle.

— J'oubliais de vous demander, monsieur le président, si je ne pourrais pas voir le roi.

— Rien de plus aisé. Je vais justement demain lundi à la signature et j'en parlerai à Sa Majesté. Je vous ferai aviser par téléphone du jour et de l'heure de l'audience.

— C'est que je désirerais pouvoir parler de politique avec le roi. M'entretenir avec lui de Cintra, du Tage, de peinture, cela évidemment a son intérêt. Mais la pensée du roi sur la situation m'intéresse davantage. J'ai compris tout à l'heure, tandis que vous m'exposiez vos idées, que le roi était d'accord avec vous et qu'il acceptait le programme rapide et net que vous traciez.

— Assurément.

— Eh bien, j'aimerais entendre Sa Majesté me confirmer cette parole. Le Parlement est dissous, les journaux polémiquent. Le roi ne voudrait-il pas profiter de l'occasion que le Temps lui offre d'exprimer ses vues, dans l'intérêt de son pays. On prête à Dom Carlos mille desseins contradictoires. Peut-être serait-il utile que le Portugal connût la vérité sur les intentions du souverain.

— Ce que vous me proposez ne me paraît pas trop facile. Certes, le roi ne recule pas devant son devoir ; il accepte avec courage toutes ses responsabilités. Mais convient-il, à cette heure, qu'il se mette en avant. Voilà ce que je me demande. De toute façon, vous verrez le roi ; quant à votre désir, je ne sais s'il sera exaucé.

Je pris congé de M. Franco qui me laissait l'impression d'un homme énergique, décidé à jouer sa partie jusqu'au bout. Le lendemain, à la fin de la journée, un coup de téléphone me prévenait que le roi me recevrait le mardi 29 octobre à une heure et demie. Tenue : la redingote. On me prévenait aussi que je pourrais habilement aborder la question politique.

Je repris le train de Cascaes. Avec un train ordinaire, on met de Lisbonne à Cascaes une heure dix ; avec un express, trente-cinq minutes. La citadelle où habite le roi — il préfère Cascaes à Cintra, résidence favorite de la reine Amélie — est un ensemble de constructions médiocres, entouré d'un mur d'en-

ceinte massif, flanqué de tourelles, qui rappelle Windsor. Ce palais d'été se compose de pièces peu royales. Le salon où m'a reçu Dom Carlos est vaste, spacieux, très clair. De larges fenêtres, encadrant une cheminée de bois sculpté monumentale, laissent entrer à flots l'air et la lumière. Des boiseries claires, des faïences tapissent les murs. Sur une table, une aquarelle commencée atteste les goûts et les passe-temps du roi. Sa Majesté, qui doit se rendre sans doute au tir aux pigeons ou à la chasse, porte des molletières et des bottines jaunes, une culotte bouffante de ce vert clair qu'affectionne le Tyrol, un veston bleu marine. Sur sa chemise, rayée de bleu, une cravate violette piquée d'un cabochon de pierre de lune, entouré de brillants. Le roi fume un cigare d'importance, à moitié consumé ; à la fin de l'entrevue, il en a sorti un autre, en a coupé le bout d'un coup de dent et l'a allumé en connaisseur. Il m'a parlé debout, protocolairement, — mais avec une simplicité aimable et une aisance pleine d'assurance. L'œil bleu est fin, chargé de malice. Dom Carlos m'a fait l'effet d'un homme intelligent, parlant franchement, connaissant et aimant les questions politiques, ayant le courage souriant. M. Franco est énergique, âpre, sec, ses muscles sont des ressorts bien trempés. Dom Carlos a je ne sais quel abandon sceptique, une rondeur nonchalante. Sa volonté, pour ne pas être tout en angles, paraît d'une solidité peu commune. Avec quel dédain tranquille et quel sentiment de force il me disait, au cours de notre entretien : « Oh ! le courage, c'est une question de tempérament ! »

La conversation a duré près de vingt minutes. Je n'ai pas eu à aborder « habilement » la question politique. Toute l'habileté du monde ne saurait amener un roi sur ces sujets. Le roi de Portugal m'a dispensé d'un impossible effort. Il m'a parlé librement, je veux dire sans ambages ni fatigantes circonlocutions. Pas de préambule pour m'inviter à la réserve, pas de recommandation d'avoir à soumettre à son visa la rédaction de ses paroles. Il s'est borné à ce conseil : « Vous verrez mon premier ministre. » Cela signifiait, n'est-ce pas, que j'aurais à montrer à M. Franco ce que je donnerais à mon journal. Eh bien, j'atteste que M. Franco n'a pas vu le texte rédigé de ma conversation avec le roi. C'est moi qui ai donné à l'entretien la forme d'une déclaration resserrée.

Dans le train qui me ramenait à Lisbonne, j'ai noté au crayon, « toutes vives », les paroles du roi avec les expressions les plus significatives. Rentré à l'hôtel, j'ai écrit à la plume, en les précisant, les déclarations royales, — sachant que je ne composerais mon article que plus tard.

Ce sont ces notes informelles que j'ai soumises à M. Franco quelques heures avant de quitter Lisbonne. Le président du conseil m'a accordé assez de confiance et de crédit pour ne pas exiger que je lui lise l'interview rédigée *ne varietur*. Il pouvait m'obliger à retarder mon départ jusqu'à ce qu'il eût pris connaissance du document. C'était son droit. Il ne l'a pas exercé, j'imagine, par considération pour le Temps et son rédacteur. Je lui ai lu et relu mes notes. Je n'ai pas à qualifier sa dictature, mais je confesse que sa censure s'est révélée judicieuse et sagace. Ce qu'il a retranché ou atténué attestait qu'il avait nettement conscience de son rôle, ou, si vous voulez, de sa mission. A un moment donné, je lisais cette phrase du roi : « J'exigeais des garanties de caractère. »

— Comment, interrompit M. Franco, de caractère ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Caractère, c'est-à-dire la faculté qui assure l'exercice ferme d'une volonté éclairée, — ou bien la décision consciente, à l'abri des hésitations. Un homme qui a du caractère possède une personnalité qui ne faiblit pas. Ce n'est pas une girouette, on peut compter sur lui.

— Ah ! bien, alors, laissez ce mot.

Je ne me suis expliqué cette interruption que plus tard. *Caractère* en portugais — je l'ai appris depuis — signifie probité, honorabilité. La phrase qui avait arrêté M. Franco a fait couler des flots d'encre. Transmise par télégraphe et traduite en portugais, elle a été jugée injurieuse pour les anciens partis, pour les anciens ministres à qui le roi a préféré M. Franco. Or, vous voyez maintenant que M. Franco n'a pas voulu laisser dans la bouche du roi une attaque contre ses ennemis. Ce n'est que lorsque je l'ai éclairé et rassuré qu'il m'a permis de maintenir ma phrase. J'ai quitté Lisbonne pour Madrid le samedi 2 novembre. Le dimanche après-midi, j'ai écrit l'article sur M. Franco, et le lundi matin, j'ai rédigé la déclaration du roi. Je ne suis, ai-je besoin de le dire, ni franquiste, ni « rotatif ». Je ne sers ni la monarchie, ni la dictature. Je sers l'actualité.

JOSEPH GALTIER.



Le palais de Cascaes, résidence du roi Carlos I^{er} au moment de l'interview.



UN EXPLOIT DU DIRIGEABLE "PATRIE". — De Chalais-Meudon à Verdun (300 kilomètres), en 6 heures 45 minutes.
En haut, départ de la "Patrie" de son hangar de Chalais-Meudon (8 h. 45 matin). — En bas, atterrissage du dirigeable à Verdun (3 h. 30 après midi).
Phot. Raffaele (Paris) et Marchal (Verdun). — Voir l'article, page 345.



LA TROISIÈME DOUMA. — Le parti du 17 octobre : au premier rang, les membres du bureau (leur président, M. Goutchkov, au centre). — *Phot. Eulla.*



LA CONSTRUCTION DU PONT DU TRIÈGE, ENTRE MARTIGNY ET CHAMONIX. — Le passage d'un ingénieur, à 40 mètres de hauteur, sur un chariot transbordeur pour matériaux. *Phot. Ed. Bantty.*

LE PARTI DU 17 OCTOBRE A LA TROISIÈME DOUMA RUSSE

Les triomphateurs des dernières élections russes ont été les octobristes, ainsi appelés parce que leur programme est celui que définissait le manifeste impérial du 17 octobre (style russe) 1905.

Rappelons dans quelles conditions fut publié cet acte du tsar.

La loi Boulguine, qui organisa le système de la représentation en vue des élections à la première Douma, avait été dès le premier jour impopulaire. La presse presque entière l'attaquait. Les membres des zemstvos, dans le plus fort de la préparation à la période électorale, réclamaient à grands cris le suffrage universel, pas moins. Les troubles de tous genres qui désolèrent la Russie pendant de longs mois, et qui allaient s'aggravant au lendemain de la paix de Portsmouth, les grèves qui se multipliaient, inquiétèrent le gouvernement du tsar. Ce fut sous la pression de ces tristes circonstances que parut le manifeste dit constitutionnel du 17 octobre. Son article 2 promettait l'octroi de droits électoraux à des classes de la population qui en étaient jusque-là privées; l'article 3 énonçait qu'aucune loi nouvelle ne serait promulguée sans la sanction de la Douma. C'était un gain sensible pour le parti des réformes. Nombre des adhérents à ce parti déclarèrent se contenter des avantages ainsi octroyés. On les qualifia d'« octobristes ». Ce sont des constitutionnels partisans d'une responsabilité ministérielle limitée, de l'accession aux fonctions ministérielles de personnes étrangères à la bureaucratie, d'un élargissement progressif des prérogatives législatives de la Douma.

GYMNASTIQUE POUR CHEMINS DE FER

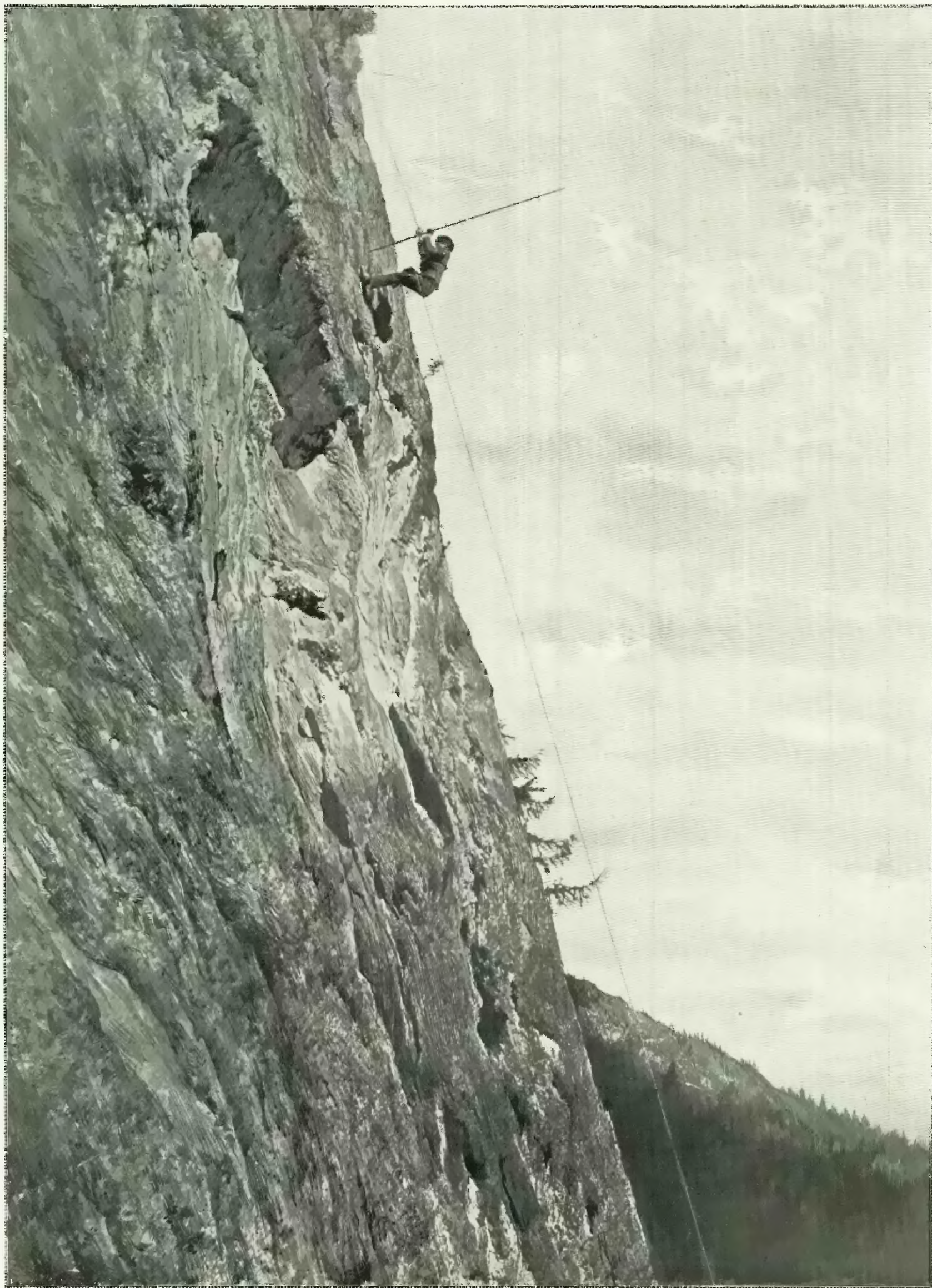
D'après un vieil axiome, l'artillerie « passe partout ». La chose est, peut-être, encore plus vraie pour les chemins de fer et, surtout, pour les ingénieurs et les ouvriers appelés à les construire dans les pays de montagne. Et, en voyant nos gravures, bien des lecteurs se demanderont, sans doute, comment l'Ecole des ponts et chaussées et l'Ecole centrale n'ont pas encore annexé au cours de métallurgie un cours d'alpinisme pratique.

Nous avons reproduit l'an dernier (11 août 1906) une photographie montrant les trois ponts superposés — un pour les mulets d'antan, un autre pour les voitures, le plus récent pour le chemin de fer — qui franchissent le ravin où s'engouffre le Triège, sur la route de Martigny et Vernayaz à Chamonix, par Salvans. Le viaduc, long de 50 mètres, domine de 19 mètres le pont de la route qui se trouve lui-même à 24 mètres au-dessus du torrent. Pour monter ce viaduc, on établit un pont provisoire en bois et un transbordeur électrique servant à amener certains matériaux. C'est sur le chariot de ce transbordeur, formé d'une simple planche suspendue à un câble, que l'ingénieur compétent, pour aller plus vite, s'amusait, parfois, à franchir le ravin.

La construction de cette ligne, d'un étonnant pittoresque, a nécessité d'autres efforts de gymnastique qui effrayèrent les ingénieurs. Pour arrêter le profil en travers on dut, près de Fins-Hauts, relever certains points d'une paroi rocheuse tombant à pic dans un précipice de 300 mètres. Par un côté praticable, des ouvriers gagnèrent le sommet du rocher où ils fixèrent une corde que d'autres amarrèrent solidement au fond du précipice. Se retenant à cette corde, un ouvrier se hissa le long de l'arête vertigineuse avec laquelle ses jambes formaient un angle droit. Au moyen d'une perche il mesurait une série de distances entre le roc et la corde, criant les cotes à l'ingénieur posté sur un point plus commode pour avoir le calepin à la main.

Ce hardi grimpeur, payé 4 francs par jour, accomplit ce trajet comme une chose toute simple; et l'on n'eut aucun accident à déplorer.

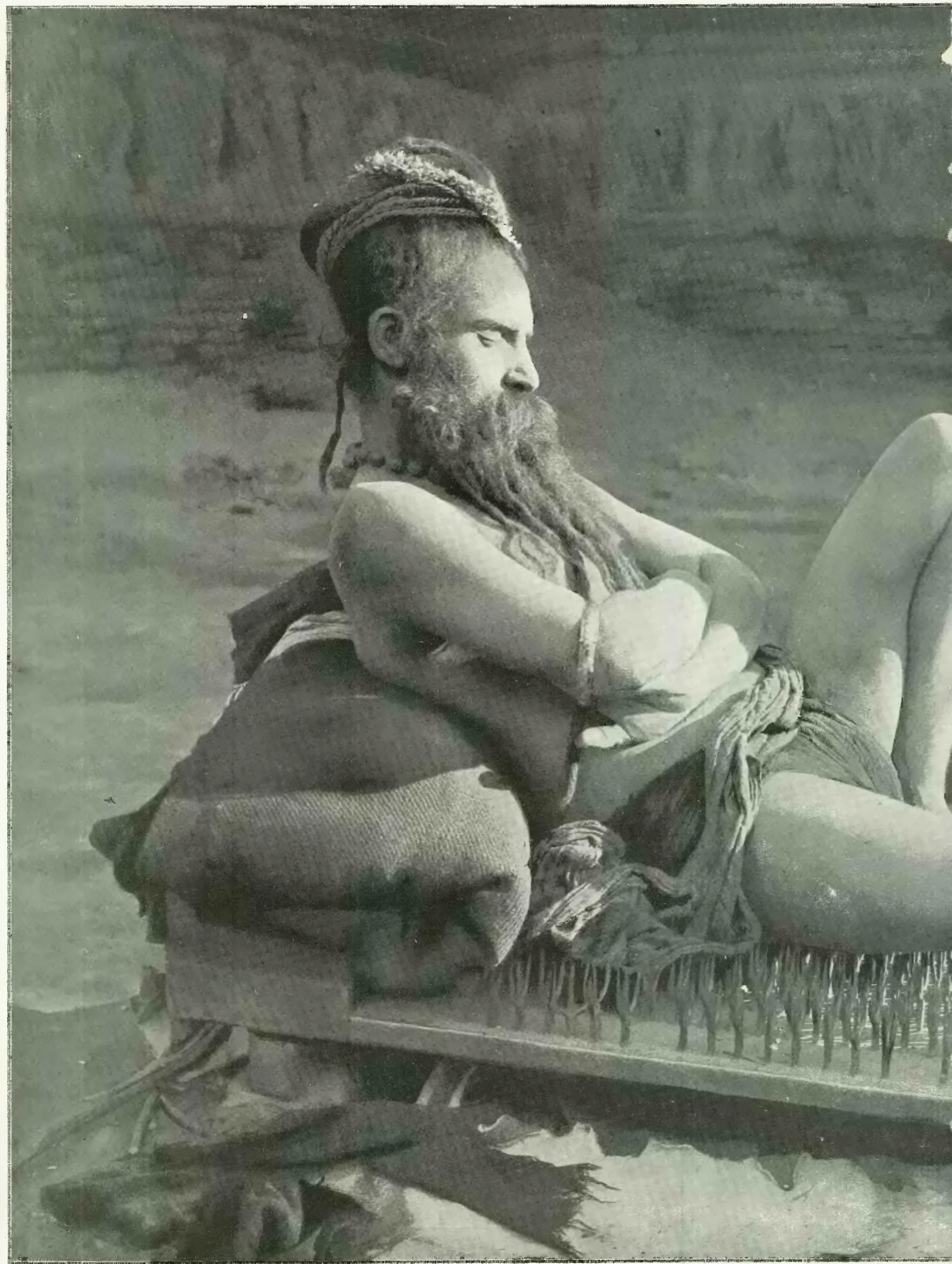
F. H.



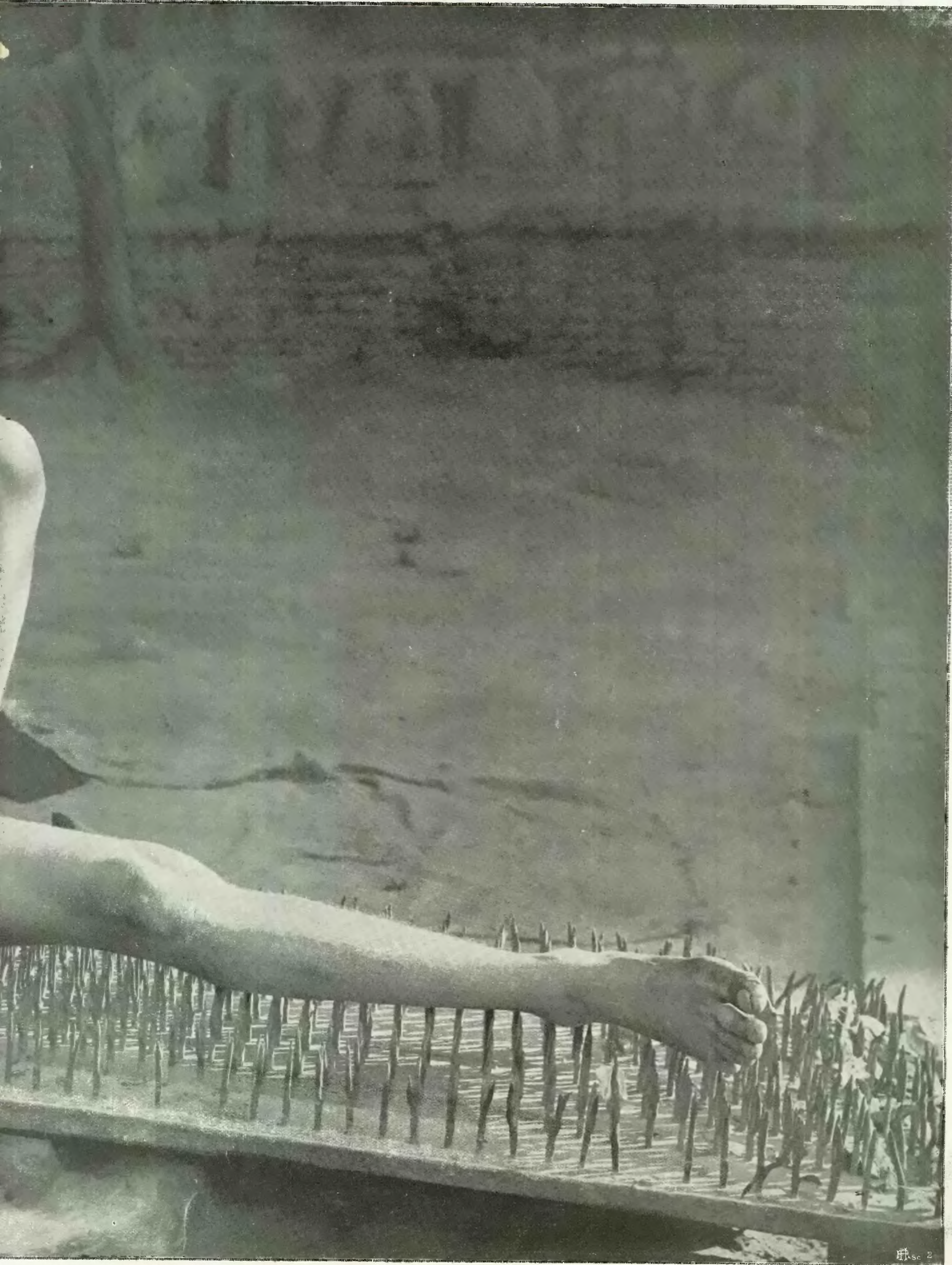
L'ÉTUDE D'UN TRACÉ DIFFICILE DANS LES ALPES

Un ouvrier repérant un profil en travers, le long d'une paroi verticale tombant dans un précipice de 300 mètres.
(Chemin de fer de Martigny-Vernayaz à Chamonix.)

Phot. Ed. Banty.



UN FAKIR DE BI



BÉNARÈS - LA - SAINTE

Les fakirs de l'Inde passent leur vie dans le plus farouche ascétisme, inventant pour eux-mêmes d'ingénieux et longs supplices. Celui dont M. Herbert G. Ponting a pris, à Bénarès, une si impressionnante photographie s'étendait chaque jour, pendant de longues heures, sur une couche hérissée de fortes pointes de fer. C'était un type superbe d'Hindou, avec de longs cheveux enroulés autour de sa tête, et qui, dénoués, lui tombaient jusqu'aux chevilles, et une barbe, teinte en carmin brillant, qui pendait plus bas que ses genoux. Son corps, enduit et comme fardé des cendres fines d'un feu de bouses de vache qui brûlait près de lui, était d'une étrange blancheur. Pour provoquer les aumônes, à intervalles réguliers, sans perdre son impassibilité, il se retournait, comme sur le matelas le plus moelleux. — Voir l'article, page 358



L'intérieur d'une tente affectée au service des fiévreux : l'inspection de M. Jouve, aide-major de 1^{re} classe, assisté de M^{lles} de Noville et Oberkampff.

L'HOPITAL DE CAMPAGNE DE CASABLANCA

De toutes les mesures que l'autorité militaire a dû prendre en raison du séjour au Maroc d'un corps expéditionnaire de plus de six mille hommes, celles qui concernent l'organisation et le fonctionnement du service de santé n'étaient pas les moins importantes. Depuis l'ouverture de la campagne, ce service a eu l'occasion de poursuivre, sous la haute direction de M. le médecin principal Bassompierre, deux expériences d'ordre différent, mais également intéressantes.

La première consiste en l'établissement, à Casablanca, d'un vaste hôpital de deux cents lits, qu'il a fallu créer de toutes pièces, vu l'impossibilité de trouver dans la ville, ruinée par le bombardement, le pillage et l'incendie, un local susceptible d'être aménagé pour le traitement des malades et des blessés. Faute de constructions existantes, on a dressé des tentes à double paroi, et, malgré les chaleurs de septembre, malgré les pluies torrentielles d'octobre, elles ont constitué d'excellents abris. Quant à la salle d'opération, d'une propreté irréprochable et abondamment pourvue des ac-

M^le Voisin. M^lle de Noville. M^lle Fortoul. M^lle Clavier.



M^lle Carteron. M^lle Roque. M^lle Oberkampff. C^lle de Boisboissel. M^lle Blanchetay. M^lle Gravel.

Les dames infirmières de la Croix-Rouge, à Casablanca.

cessoires nécessaires, elle est installée dans un bâtiment voisin, affecté en outre aux services généraux dirigés par les officiers d'administration Hauvuy et Fouquet. MM. Zumbiehl, médecin chef; Gauthier, médecin-major; Gautier, pharmacien-major; Jouve et Bachou, aides-majors, composent le personnel professionnel de cet hôpital de campagne modèle, où déjà plus de six cents hommes ont été traités.

L'autre expérience a permis à de précieux auxiliaires de faire leurs preuves de capacité. C'est la première fois, en effet, que le ministre de la Guerre autorise une société de secours aux blessés militaires à prêter en campagne son concours effectif au service de santé. Il y a un mois et demi environ, douze infirmières volontaires, femmes d'élite, vaillantes pionnières de l'œuvre dirigée par M. le comte Victor de Valence avec tant d'infatigable sollicitude, sont venues à Casablanca prendre leur part d'une lourde tâche. Quelques sourires sceptiques accueillirent l'annonce de cette innovation; ils ont bientôt fait place à des sourires de gratitude, et, aujourd'hui, tout le monde, médecins et malades, sont unanimes à se louer des soins aussi éclairés que dévoués des dames de la Croix-Rouge.



Vue extérieure d'une tente de l'hôpital de campagne.



Pansement d'un spahi blessé par le médecin-major Gauthier.

Photographies G. Veyre.

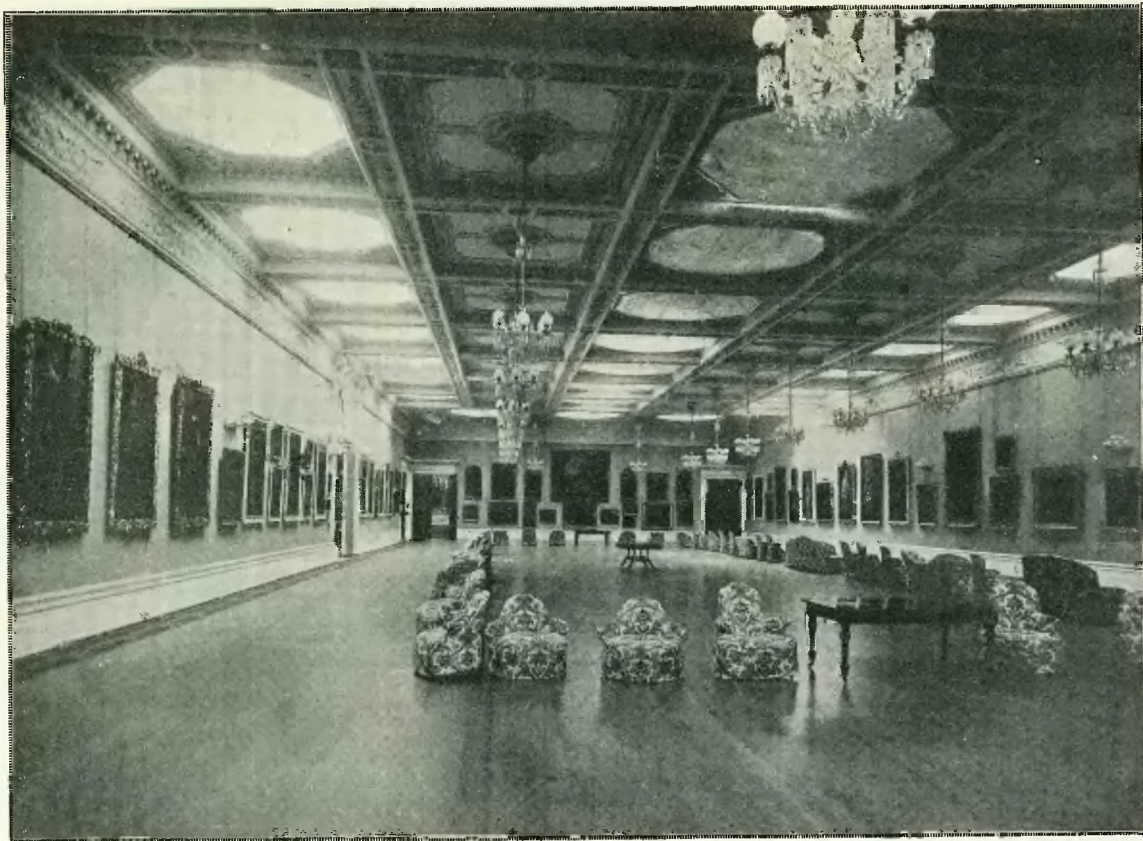


PENDANT ET APRÈS L'INONDATION. — Un quartier du bourg de Servian (Hérault).

Phot. Soulayrol et Peyriac.

Nous avons déjà reproduit de nombreuses photographies relatives aux inondations du Midi, et nous ne reviendrions pas sur ce triste sujet si nous ne recevions d'un de nos lecteurs deux photographies prises avec un rare discernement et qui font ressortir, de façon aussi pittoresque que saisissante, l'importance extraordinaire des crues que subirent les moindres ruisseaux. La Lève, qui passe à Servian (Hérault), est littéralement à sec pendant tout l'été; ses sources ne sont qu'à 8 kilomètres de ce bourg et la superficie de son bassin atteint à peine,

24 kilomètres carrés. Le 26 septembre dernier, l'eau arrivait à 5 mètres au-dessus de l'étiage, dépassant les parapets du pont et submergeant, jusqu'au toit, les maisons de la partie basse du bourg. Quelques jours plus tard, l'énorme masse d'eau s'en allait presque aussi rapidement qu'elle était venue, laissant les rues et les murs couverts de boue, mais moins endommagés pourtant que devaient le craindre les habitants dont le courage industrieux sut si vite « remettre les choses en place ».



Le grand salon en sous-sol de Welbeck-Abbey, où a eu lieu le bal donné par le duc de Portland en l'honneur du roi d'Espagne.



Galerie en sous-sol conduisant à la salle de bal de Welbeck-Abbey.

G. H. DRUCE, LIMITED

Notre correspondant de Londres, M. Raymond Recouly, qui avait été invité la semaine dernière aux fêtes splendides données par le duc de Portland, à Welbeck-Abbey, en l'honneur des souverains d'Espagne, a eu la curiosité, au retour de cette seigneuriale demeure, d'aller visiter, dans une rue de la Cité, le cabinet d'affaires où George Hollamby Druce et ses associés ont établi leur quartier général.

Nous avons d'ailleurs chargé M. Recouly d'acquiescer, pour la mettre sous les yeux de nos lecteurs, une action de la Compagnie G. H. DRUCE, LIMITED. Il nous envoie le titre produit ici, accompagné de cette pittoresque description de l'« office » de London Wall :

Londres, 26 novembre.

... Après la splendeur des fêtes de Welbeck, voici la tristesse et la laideur. Au cœur de la Cité, par un sombre après-midi de novembre, dans la cohue des



G. H. Druce dans son « office » de London Wall.

hommes affairés, à l'air soucieux et tendu, sans beauté. Une de ces maisons banales et grises, où les offices, les bureaux, s'entassent les uns sur les autres ; au premier étage, une banque sud-africaine ; à côté, une société pour l'exploitation du caoutchouc ; plus haut, une compagnie de navigation indienne. Le gamin qui manœuvre l'ascenseur daigne à peine vous indiquer le chemin, mal poli et malpropre comme tous les subalternes dans ce milieu. Je vois sur une porte : *George H. Druce*. C'est là. Une vieille fille

65. London Wall,
GEORGE H. DRUCE.
(Offices 28, Third Floor),
London, E.C.
TELEPHONE NO.
8719 CENTRAL.

23rd Nov. 1907

Received of Mr Mayer the
sum of four pounds in
payment of one ordinary
share in G. H. Druce, Ltd
Warrant to be posted to
Mr. Recouly
Savoy Hotel
Strand.
Ernest H. Anderson

Reçu de la somme de 4 livres (100 francs) pour une action ordinaire de la G. H. DRUCE, LIMITED, fondée au capital de 10.000 livres (250.000 francs).

maigre et sèche, la typewriter, dactylographe, l'indispensable accessoire d'un office londonien, m'introduit dans un sombre bureau où se trouve M. Coburn, l'homme d'affaires du syndicat. C'est un Australien que G. Druce a connu là-bas, qu'il a emmené en Angleterre, qui s'est associé à lui pour faire triompher la cause : un homme d'une quarantaine d'années, mal vêtu, mais à l'air singulièrement énergique. Je cause un instant avec lui ; je lui demande une action du syndicat. Ces actions émises à une livre (25 francs) valent maintenant 4 livres. « Il y a quelques mois, me dit-il, personne presque ne voulait s'occuper de nous. Et maintenant tout le monde vient nous voir ! » Aux murs, des photographies représentent Druce et le feu duc ; sur la table, des coupures de journaux. Un vieil homme, claudicant, émacié et



Fac-similé réduit d'un titre au porteur de la Compagnie G. H. DRUCE, LIMITED, émis à une livre (25 francs), acheté au cours actuel de 4 livres (100 francs).



UNE REPRÉSENTATION DU « CID » AU THÉÂTRE DU MARAIS (1636) RECONSTITUÉE A L'ODÉON. — Phot. Larcher.

Pendant le dialogue de Chimène et d'Elvire (acte premier, scène I), un seigneur arrive en retard sur la scène, et gagne sa place en saluant ses amis ; le jeu des actrices est un instant interrompu ; un valet en profite pour moucher les chandelles de la rampe.

minable entr'ouvre la porte, pour dire deux mots à M. Coburn : c'est sans doute un familier de la maison, un ami de la première heure, qui a mis dans l'affaire quelques capitaux et qui vient, tous les jours, s'informer des nouveaux événements.

Je me sens dans un milieu *balzacien*. Tous ces êtres qui se meuvent autour de moi, je me souviens de les avoir rencontrés quelque part, eux ou des gens qui leur ressemblent. *Je les ai rencontrés dans Balzac.*

La maigre dactylographe me conduit par un couloir obscur, me fait descendre un escalier tournant en fer et voici le bureau du secrétaire, où George Druce en personne achève de mettre sa signature au bas des titres. George Druce, c'est le plus terreux, le plus minable, le plus balzacien de tous. Vraiment, s'il gagne son procès, s'il s'installe prochainement à Welbeck, je ne le vois pas, au milieu des habits rouges et des amazones, conduisant une chasse au renard ; je ne le vois pas recevant des souverains et dansant un quadrille avec une reine.

Il y avait, sur une chaise, dans un coin, une antique dame vêtue et coiffée d'antique façon. Quand elle sut que j'étais Français, de Paris, elle en marqua de la joie. Elle me dit, la vieille dame : *Are you a believes too?* (Êtes-vous aussi un croyant ?) Pour ne pas lui faire de la peine, je lui répondis que j'en étais un. Elle n'aurait pas compris d'ailleurs que je vinsse ici, déboursant 4 livres, si je n'étais pas un croyant. Ce mot de croyant me frappa beaucoup. Il s'agit, en effet, d'une sorte de religion.

La vieille dame possède la foi, la foi en Druce qui bientôt sera duc !
RAYMOND RECOULY.

LE « CID » A L'ODÉON

M. Antoine s'applique à donner aux spectacles classiques de l'Odéon un vif intérêt de curiosité artistique. Après avoir présenté *Tartuffe* dans quatre décors nouveaux, il reconstitue une représentation du *Cid* comme au théâtre du Marais, en 1636. Sous le plafond de poutres, avec, pour tout décor, un simple panneau de fond figurant un paysage montagneux, des fauteuils, des chaises, des escabeaux sont rangés en demi-cercle, laissant, au centre, un espace libre où, devant le parterre, va se jouer la tragédie. Au lustre et le long de la rampe, une rangée de grosses chandelles. Au commencement de la représentation, des seigneurs, des officiers, des gens de lettres, les beaux esprits, viennent s'installer sur les sièges disposés à leur intention ; puis la représentation commence... Elvire et Chimène échangent leurs répliques — lorsqu'un seigneur important fait, en retard, son entrée, non sans quelque tapage, interpellant celui-ci, saluant celui-là ; les deux actrices s'interrompent, et quand le prince est installé elles reprennent le fil de leurs discours. A la fin de chaque acte, sur la sortie des artistes, chacun se lève pour se dérouiller les jambes, et l'on cause à haute voix et l'on échange ses impressions, tandis qu'un valet armé de ciseaux passe, courbé, le long de la rampe, et mouche les chandelles... Pendant les entr'actes, une artiste chante, accompagnée par un luth, des romances appropriées au sujet de la tragédie. Et, de la salle, le public de 1907 assiste à une « soirée du *Cid* », avec les effets et les applaudissements qui durent se produire en 1636 : les préciosités ont dû charmer les muguets ; les passages de bravoure et les allusions au duel ont

dû enthousiasmer les soldats ; le dénouement dut heurter le sentiment des gens de lettres... Ajoutons que ces incidents prennent place aux endroits de la pièce où l'intérêt languit un peu. M. Antoine a, en effet, rétabli le rôle de l'Infante, qui a été supprimé à la Comédie-Française.

UN TRAIN ATTAQUÉ

Dans la nuit du jeudi 21 au vendredi 22 novembre, vers 4 heures du matin, à une heure de Paris, entre Etrechy et Etampes, trois individus se sont introduits, revolver au poing, dans un des fourgons de tête de l'express de Toulouse, pour le dévaliser.

Le train marchait à 70 kilomètres à l'heure. Le chef de train, M. Jean Taldir, et un « fourgonnier », M. Féline, étaient occupés au classement des colis postaux et des valises, quand les trois bandits, venus par les marchepieds d'un wagon de premières, pénétrèrent à contre-voie dans le fourgon fermé, grâce à une clef qu'ils s'étaient procurée. En un clin d'œil, profitant de la stupeur des deux employés, ils jetaient sur la voie huit boîtes contenant les recettes de huit stations du réseau.

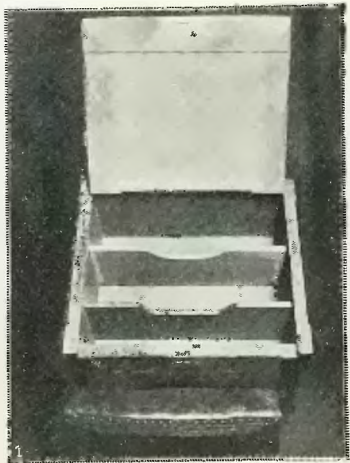
Il y eut lutte entre les deux employés et leurs agresseurs. Ceux-ci déchargèrent deux coups de revolver. M. Taldir fut atteint au bras, M. Féline à la cuisse. Celui-ci, pourtant, eut le sang-froid de faire fonctionner le frein de blocage. Le train s'arrêta. Les malfaiteurs s'enfuirent et coururent vers leur butin. Les voyageurs descendus en hâte les poursuivirent vainement. Ils disparurent dans la nuit, sous les bois bordant la voie.

On rechercha les caisses-recettes : cinq avaient disparu. Elles contenaient des sommes assez importantes en numéraire. On les a retrouvées, lundi dernier, fracturées, vides, à 700 mètres de la voie, dans un bois.

Quant aux voleurs, on n'est pas encore sur leurs traces.



M. Jean Taldir, chef du train, blessé au coude.



Caisse-recettes (ouverte et fermée) de la Compagnie d'Orléans.
Clichés « Matin ».



M. Cital-Féline, « fourgonnier », blessé à la cuisse.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Romans.

☞ *L'Invasion*, par M. Louis Bertrand (Fasquelle, 3 fr. 50), et *la Pointe-aux-Rats*, par M. G. Forestier (Plon, 3 fr. 50), sont deux romans bien différents par leur métier et leur écriture, mais que leur sujet : l'étude, sous deux de ses aspects, du même problème économique, l'émigration, rapproche nécessairement dans la rubrique du bibliographe. Les émigrants de M. Louis Bertrand sont des étrangers, des Italiens, qui, avec une confiance justifiée par une longue tradition, viennent solliciter une terre française, la Provence, déjà saturée de population, mais, néanmoins, hospitalière et généreuse jusqu'à l'imprudence. Les émigrants de M. G. Forestier sont des Français qui, sur la foi des prospectus menteurs des agences d'émigration, vont tenter ingénument et inutilement un grand effort sur une terre désolée, une terre de mauvais accueil, l'Ouest-Canadien. Au point de vue économique, la première forme d'émigration, celle que M. Louis Bertrand nomme très justement : l'invasion, constitue un incontestable danger pour le peuple envahi, et c'est l'un des mérites du livre de M. Bertrand de nous avoir dénoncé l'importance du péril en ce qui nous concerne. L'émigration, étudiée par M. G. Forestier, ne présente pas de tels inconvénients pour le sol qui hospitalise. Bien au contraire ! C'est la bonne colonisation que les gouvernements des pays neufs, insuffisamment peuplés, s'ingénient à favoriser dans la plus large mesure. D'où, pour drainer notre épargne et notre main-d'œuvre, la savante réclame qui fait tant de dupes. M. G. Forestier, qui, pendant sept années, assista à l'effort stérile d'une colonie française naissante parmi des landes mornes et des marais insalubres où, dévorés par les loups et le climat, acculés à la fatale déchéance par l'inégalité de la lutte, beaucoup de nos compatriotes succombèrent, est un témoin bien documenté, et les enseignements de son livre ne seront pas inutiles. M. G. Forestier n'est évidemment pas un écrivain de carrière. Il ne possède pas, au même degré que M. Louis Bertrand, l'art de décrire, le don de jouer avec les couleurs et le secret de faire mouvoir les foules, mais son ouvrage n'en a pas moins, grâce aux circonstances de sa documentation, un captivant attrait, celui du livre vécu.

☞ Trois nouvelles, fines, précieusement ouvrees, un peu fantastiques dans leur coloris en demi-teinte où sont évoquées des visions d'autrefois, composent le luxueux volume que, sous ce titre, *Grisailles*, publie M^{me} la princesse de Tour et Taxis (Lib. H. Leclerc, 25 fr.). De remarquables illustrations de l'auteur ajoutent encore à la luminosité rare de ces visions. Et l'imagination doublement séduite se laisse fort aisément guider soit dans la forêt bleue d'Aquille où grimace le buste oublié d'un satyre, soit dans l'ancienne Venise, « le long des vieux palais dont la base est toute verte et toute noire avec leurs envolées de marches visqueuses et leurs grands poteaux armoriés qui se reflètent sombres et menaçants aux flaque de lumière livide ».

☞ *Le Roman de la vingtième année*, ce joli titre frais comme un écho de rires jeunes, et doux et tendre comme une rêverie d'imagination neuves, s'applique admirablement à l'œuvre nouvelle de M. Jacques des Gachons (Ed. du *Monde illustré*, 3 fr. 50). C'est un gentil roman Louis XV où l'on trouve une idylle élégante dans les allées nobles de Versailles, une conspiration d'étourdis contre un vieux ministre, un exil, un mariage, et, enfin, un petit drame et un deuil qui enveloppent de quelque mélancolie le chapitre final. On aimera ce roman pour la légèreté de sa forme et pour la grâce de son détail et de ses portraits — des pastels — parmi lesquels nous avons particulièrement admiré le médaillon de Louise de Monincourt.

☞ Il nous faut encore signaler : *Bertha et Roda* (Fasquelle, 3 fr. 50), deux petits romans très artistes et d'une psychologie originale et subtile, par M. Arsène Alexandre ; *les Belles Histoires* (Stock, 3 fr. 50), des nouvelles, adroitement simples et drôles, de M. Pierre Veber ; *Gisèle et Guillemette* (Dujarric, 3 fr. 50), un captivant récit du temps de Jeanne d'Arc, par M. Henri Baraude, qui ne manque point d'habileté ; *la Fontaine aux Acanthes* (Tassel, 3 fr. 50),

un agréable roman de M. André Doderet ; *Mystérieux Dessain* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), par M^{me} Mary Floran ; *Lucinde* (Edition du *Monde illustré*, 3 fr. 50), par M. Paul Ginisty ; *Loupita* (Sansot, 3 fr. 50), étude de mœurs mexicaines, par Héra Mirtel ; *Oncle Raoul* (Armand Colin, 3 fr. 50), par Mrs Paul, et *le Choix de Ginette* (Hachette, 3 fr. 50), deux romans pour jeunes filles ; enfin, un nouvel ouvrage de Rudyard Kipling, *le Retour d'Inray* (Mercure de France, 3 fr. 50), dont MM. Louis Fabulet et Arthur Austin Jackson nous donnent une édition française.

Histoire.

☞ Sur la « merveilleuse histoire » de *Madame Loyse de Savoie*, fille d'Amédée IX de Savoie et d'Yolande de France, M. le marquis Costa de Beauregard vient d'écrire des chapitres si finement colorés et fleuris qu'ils semblent des enluminures de missel (Plon, 3 fr. 50). La vie de la princesse et ses amours de sainte, la fraîche idylle qui étonne au milieu des rudes combats où se débattent le Téméraire et Louis XI, nous apparaissent en ce récit, pareilles à « quel qu'un de ces triptyques du quinzième siècle où les imagiers se plaisaient à retracer les différents traits de la carrière des prédestinés ou des divers épisodes de quelque miraculeuse aventure ».

☞ La société du quinzième siècle est une société qui se forme. La société du dix-huitième siècle est une société qui finit. Sur ces temps jolis, pimpants, légers, mais déjà minés sinistrement, M. Gaston Maugras a publié des livres appréciés. L'un de ces ouvrages, en deux parties, *le Duc de Lauzun et la Cour*, vient d'être réédité par la librairie Plon en deux volumes d'un p ix modique (3 fr. 50). — Avec *la Comtesse de Mirabeau* (1752-1800), de MM. Dauphin Meunier et Georges Leloir (Perrin, 5 fr.), et *François Buzot* (1760-1794), de M. Jacques Hérissay, nous entrons dans ce qu'il est convenu d'appeler la période contemporaine de notre histoire. La comtesse de Mirabeau est la seule des femmes dont on ne parle pas dans l'histoire amoureuse du fameux tribun. Elle était cependant, si nous en croyons ses biographes, bonne à connaître. Ce fut également l'avis de ceux qui, outre son premier et illustre mari, tentèrent sa conquête. Mirabeau, lui-même, après une séparation retentissante, avait manifesté le désir de se rapprocher de sa femme. Mais la comtesse refusa de reprendre une vie commune qui, déjà, lui avait valu trop de tourments. Eut-elle raison ? Mirabeau était-il vraiment et incurablement un monstre moral, comme on l'a dit ? En refusant d'opposer son influence salutaire aux entraînements lamentables d'une trop brusque fortune, M^{me} de Mirabeau n'a-t-elle pas méconnu son devoir ? D'où un attrayant problème à proposer à nos contemporains, savoir : si l'homme d'une volée exceptionnelle, sujet au pire comme au meilleur, est, ou n'est pas, un parti préférable à l'homme d'espèce moyenne et régulière, et si le génie doit réellement, selon le préjugé, être considéré comme impropre à l'état de mariage. — François Buzot, l'énergique orateur de la Gironde à l'Assemblée constituante et à la Convention, le grand ami passionné de M^{me} Roland, le promoteur de l'insurrection fédéraliste de 1793, enfin le proscrit, et le suicidé du « Champ des Emigrés », a été plus souvent biographié que M^{me} de Mirabeau, car il a tenu plus de place dans l'histoire. Mais on n'en doit pas moins recommander la lecture du livre de M. Jacques Hérissay, qui est prodigieusement bourré de documents et de faits, et dont certaines pages, celles notamment relatives aux grandes luttes entre la Gironde et la Montagne (287-312) et celles aussi qui nous disent la fuite et la mort de Buzot (336-376), sont d'un très puissant intérêt.

Divers.

☞ M. A. de Rochetal est bien persuadé qu'en étudiant *le Caractère par le prénom* (Paul Bischoff, 3 fr. 50), il a fondé « une science nouvelle : l'onomatologie ». C'est beaucoup dire. Mais le volume est tout à fait amusant à feuilleter. L'idée en est ingénieuse, et M. de Rochetal, par ailleurs graphologue très distingué, défend sa théorie avec infiniment d'habileté. Les lecteurs favorisés d'un prénom sympathique accorderont tout naturellement à ses affirmations une foi absolue, et se reconnaîtront toutes les qualités qu'il leur prête. Les autres pourront faire en eux-mêmes un examen de conscience profitable. Si bien que ce curieux ouvrage ne laissera personne indifférent.

☞ Mentionnons : *République, Travail* (Ed. de la *Raison*, 2 fr. 50), un petit volume qui réunit les discours prononcés par M. René Viviani à la Chambre des députés et au Sénat, sur la loi des Associations, la réforme de l'enseignement, le ministère du Travail. *la Lutte pour la démocratie* (Perrin, 3 fr. 50), par M. Marc Sangnier, dont les convictions se manifestent à la tribune et dans le livre avec une si ardente sincérité et une si vigoureuse éloquence ; *l'Individu et l'Esprit d'autorité* (Stock, 3 fr. 50), par M. Abel Faure ; *Physiologie de l'aéronaute* (Steinheil, 5 fr.) par M. Jacques Soubies, un livre qui paraît favorable au moment où le problème de la navigation aérienne semble résolu ; *Après l'école et au régiment* (Berger-Levrault, 4 fr.), causeries pour l'enseignement national, par le lieutenant J.-F. Alex-Coche.

LES THÉÂTRES

A la Comédie-Française, reprise de *la Mère confidente*, de Marivaux. M^{lle} Berthe Bovy y continuait ses débuts, dans le rôle d'Angélique ; elle y est d'une ingénuité charmante ; M^{mes} du Minil et Dusane, MM. Truffier, Croué et Dehelly, qui l'entouraient, ont été avec elle fort applaudis. La soirée était complétée par *Phèdre*, avec une variante dans l'interprétation : M^{me} Silvain jouait, pour la première fois, le rôle principal ; elle nous a montré une Phèdre violemment et farouchement passionnée ; autour d'elle, interprétation d'élite, avec MM. Mounet-Sully, Silvain, Ravet, M^{les} Maille et Roch.

A l'Opéra, MM. Gailhard et Gheusi ont, à la veille de la transmission de leurs pouvoirs directoriaux, monté un nouveau ballet-féerie en deux actes et cinq tableaux, de MM. Henri Maréchal et Vanara : *le Lac des Aulnes*. Sur un thème empreint de poésie, M. Henri Maréchal a développé une musique sans prétentions excessives mais, ce qui vaut mieux, très agréable à entendre. Et l'emploi d'une nouvelle méthode de décoration par projections lumineuses, qui n'avait jamais encore été utilisée sur les scènes de grandes dimensions, a permis aux auteurs de voir réaliser toutes les fantaisies de leur rêve. Et l'on a applaudi la grâce aérienne de M^{les} Zambelli et Meunier, la pittoresque beauté de M^{lle} Trouhanowa.

Pour succéder à *la Vivandière*, le théâtre lyrique de la Gaîté a fait choix d'*Orphée*, le chef-d'œuvre de Gluck, dont M^{me} Delna interprète admirablement les lamentations majestueuses. En même temps que la célèbre cantatrice et M^{me} Vallandri (Eurydice), on applaudit les chœurs et l'orchestre, d'une exécution parfaite, et jusqu'aux décors, artistiques et luxueux.

Le théâtre de l'Œuvre, que dirige M. Lugné-Poe, a représenté dans la salle Femina une pièce en trois actes de MM. Alfred Savoir et Fernand Nozière : *le Baptême*. Les auteurs ont voulu exposer la situation qui est faite actuellement aux israélites en France, et les sentiments divers qu'elle leur inspire ; leur œuvre est donc, en dehors de tout mouvement scénique, une étude de mœurs en même temps qu'une étude de caractères ; traitée avec esprit, elle est réussie en bien des points.

M^{me} Sarah Bernhardt, rentrée de ses tournées d'automne en province et à l'étranger, a repris la direction de son théâtre en jouant *la Sorcière*, de M. Victorien Sardou, dont le succès fut si vif lors de la création, en 1903. Comme à cette époque, à côté de l'incomparable artiste, M. de Max tient — de façon impressionnante — le rôle du cardinal Ximénès.

A l'Ambigu, MM. Gugenheim et Le Faure ont, avec *la Belle milliardaire*, essayé de moderniser les procédés du mélodrame. Au lieu de la lutte classique du mauvais apache et du bon policier, il nous font, par les dé mêlés conjugaux d'une milliardaire américaine et d'un duc de vieille souche, assister au conflit de la fortune insolente mais vaniteuse et d'une aristocratie dédaigneuse mais cupide. L'entreprise n'a pas réussi avec éclat, mais n'a pas non plus complètement échoué.

Un des premiers camarades d'Antoine au Théâtre-Libre, l'acteur Mevisto, a ouvert dans la salle de l'ancienne Bodinière, le théâtre Mevisto avec une comédie en un acte *L'A. P.* de MM. Arthur Byl et Ernest Gerny, et trois actes curieux, *le Déluge*, d'un jeune auteur norvégien, M. Henning Berger.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

UN AIGLE ÉTRANGLÉ PAR UN ENFANT.

Dans certains hameaux des Alpes, l'aigle est, comme ailleurs le loup, la terreur de la maison. Non seulement il enlève volailles et moutons, mais il arrive qu'il s'attaque aux enfants, consommant en quelques secondes, le plus terrifiant des drames de la montagne.

Si le cas, heureusement, n'est point très fréquent, il est encore plus rare de voir un de ces énormes oiseaux de proie terrassé par un gamin. Le fait vient de se produire en Savoie, à Magland, hameau de Gravin. Le jeune Paul Perrollaz, âgé de dix ans, fils d'un mécanicien, voyant un aigle fondre sur une poule qui picorait



Le petit étrangleur d'aigle Paul Perrollaz.

tranquillement devant la maison paternelle, se précipita sur le « roi des airs » et eut l'adresse ou la chance inouïe de le saisir par le cou, au bon endroit, et de l'étrangler. L'aigle mesurait 1 m. 70 d'envergure.

S'il y eut dans l'acte de l'enfant un peu d'imprudence ou d'inconscience, on doit y voir surtout beaucoup de courage.

LE SUCRE DES ALGUES.

On trouve dans le Lez, près Montpellier, en été, des flaques d'eau à demi desséchées, couvertes d'un tapis d'algues vertes filamenteuses qui se dessèchent et se décolorent. Elles forment de petites prairies sur lesquelles on est étonné de voir butiner d'innombrables abeilles. Celles-ci, évidemment, y trouvent des provisions à leur goût. M. Marcel Mirande, qui a observé le fait, a communiqué à la Société de biologie le résultat de ses recherches sur l'interprétation à en donner. Il a constaté que ces algues, appartenant toutes à un même genre bien connu, celui du *Zygnema*, sont en pleine dégénérescence, due au dessèchement des mares. Les membranes cellulaires d'enveloppe présentent une gélification considérable. En réalité chaque algue est noyée dans un mucilage épais, dans un fourreau qui a jusqu'à cinq et six fois le diamètre de celle-ci. C'est ce mucilage qui attire les abeilles. Il est à un état chimique voisin du glucose et contient même une quantité notable de ce sucre. Les abeilles ont découvert l'existence de ce sucre : c'est lui qu'elles viennent butiner, tandis qu'elles bourdonnent en bandes au-dessus des flaques présentant des algues. Le miel des environs de Montpellier ne vient donc pas seulement des fleurs ; une partie provient du mucilage des algues d'eau douce dont les abeilles ont découvert la richesse saccharine.

LA MORTALITÉ PAR ALCOOLISME.

On connaît très bien les désordres causés par l'abus de l'alcool, soit dans la santé de l'individu, soit dans celle de sa descendance ; mais on est moins bien fixé sur la proportion des décès que, dans la mortalité générale, il faut rapporter à l'alcoolisme.

Or, M. Ch. Fernet, dans une communication qu'il vient de faire à la Société médicale des hôpitaux, a montré, en s'appuyant sur des données statistiques recueillies dans les hôpitaux et hospices de Paris, que, dans les services généraux, l'alcoolisme est la cause principale de la mort dans 10,20 % des décès, et la cause adjuvante dans 23,61 %.

Dans les services d'aliénés, l'alcoolisme intervient comme cause d'aliénation et de mort dans la moitié des cas environ.

EFFETS D'UN PAQUET DE MER A BORD D'UN TRANSATLANTIQUE.

Pendant les mauvais temps qui ont régné dernièrement dans les régions du Nord-Ouest, le paquebot *la Provence*, de la Compagnie générale Transatlantique, a été certainement un des bateaux les plus éprouvés, au cours de sa traversée du Havre à New-York, du 26 octobre au 2 novembre. La tempête presque incessante sévit avec une extrême violence, le 28 octobre, et, vers 7 heures du soir, le navire embarqua par l'avant un énorme paquet de mer qui causa de sérieuses avaries. Les parois de la timonerie furent complètement défoncées, la passerelle et son abri, côté tribord, faussés et repoussés vers l'arrière d'environ 50 centimètres; une grue du poids de 15 tonnes, servant à la manœuvre des ancres, subit à sa base un déplacement de 3 centimètres.

La reproduction d'une photographie prise par un passager permettra de juger des effets de cette trombe d'eau et de constater la force extraordinaire des vagues déchaînées dont le choc peut déplacer les plus lourds engins et donner à un agencement formé d'épaisses tôles d'acier l'aspect d'un mince carton à chapeau ayant reçu un coup de poing. Mais cet exemple prouve, d'ailleurs, la solidité de nos constructions navales, capables de résister à d'aussi furieux assauts. En somme, les ouvrages attaqués ne cédèrent pas; la protection de l'équipage, comme celle des passagers, resta assurée. Dès que le calme eut rendu accessible l'avant du bateau, le commandant et les officiers sous ses ordres firent le nécessaire pour réparer ces dégâts purement extérieurs, et la traversée s'acheva sans le moindre incident, en toute sécurité.

LES FUMEROLLES D'ACIDE BORIQUE.

Au centre de la région qui s'étend de Volterra à San-Gemignano, à peu près à égale distance de Pise, de Florence et de Sienne, se trouve une curiosité naturelle que ne manquent pas de visiter les voyageurs qui parcourent la Toscane : ce sont les fameuses fumerolles (*soffioni*) d'où l'on extrait la presque totalité de l'acide borique employé dans le monde entier.

Il y a un peu plus de cent ans, Hofer, puis après lui Mascagni, analysèrent les vapeurs des *soffioni* et reconnurent qu'elles étaient chargées d'acide borique pur. En les faisant barboter dans de l'eau, elles s'en séparent pour former des solutions qui peuvent être condensées et laisser comme résidu l'acide cristallisable. Un premier essai d'exploitation industrielle tenté en 1810 ne réussit pas, la concentration des solutions obtenue uniquement par le chauffage au bois étant beaucoup trop onéreuse. En 1827, un de nos compatriotes, le comte de Larderello, eut l'idée de capter la vapeur au moyen de forages analogues à ceux que l'on pratique pour l'exploitation du pétrole, et de l'utiliser directement pour le chauffage des bacs à évaporation. Avec une matière première existant en quantités pour ainsi dire illimitées, avec un calorique sans valeur d'achat, il fut facile de produire dans des conditions économiques sans égales, et le hameau de Larderello est devenu une petite ville où 1.500 habitants vivent exclu-



La passerelle du paquebot *Provence*, endommagée par un paquet de mer.
Phot. comm. par M. Roelandts.

sivement de l'exploitation méthodique des fumerolles.

De loin en loin, les *soffioni* s'échappent des crevasses naturelles du sol : on forme autour d'eux de petits bassins en maçonnerie grossière, garnie et rejointoyée avec de la glaise, et on les remplit avec de l'eau que le barbotage des vapeurs porte presque à l'ébullition au bout de vingt-quatre heures et charge de 1 % environ d'acide borique. On conduit successivement cette eau, au moyen de tuyaux en bois, dans une série d'autres bassins, où elle s'enrichit peu à peu jusqu'à marquer 1,3 à l'aréomètre Baumé. Elle est alors envoyée à des bacs de décantation où elle abandonne ses impuretés terreuses, puis aux larges chaudières à évaporation dont le double fond, constitué par des plaques de plomb ondulées, est chauffé par la circulation de la vapeur captée directement dans le sol.

Cette vapeur, dont la pression atteint 3 à 4 atmosphères, a une température de + 168 au sortir du puits. Et c'est un spectacle curieux d'assister à l'ouverture d'un des robinets de captage d'où s'échappe, avec un bruit de tonnerre, un jet de vapeur brûlante montant à plus de 200 mètres. tandis que, sous les pas, le sol brûlant gronde et frémit comme une tôle de chaudière.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Dans la fable de La Fontaine, ce sont tous les animaux qui sont atteints du mal. Dans la réalité, le nombre des malades est moins considérable, d'après un travail récemment publié par *Nature*, de Londres.

Il y a les rats tout d'abord, et l'on sait depuis longtemps que les rats sont d'habitude les premières victimes d'une épidémie : sur ce point, les témoignages abondent. En Mongolie, une sorte de marmotte, l'*Arctomys habac*, est également atteinte. Et c'est en enlevant la peau à des marmottes pesteuses que les paysans prennent la peste dite tarbagan, qui se rencontre en Sibérie, en Mongolie et au Tibet.

Aux Indes, un certain écureuil, dit écureuil des palmiers, prend la peste aisément. Les chiens et chats en sont aussi victimes ;

et il en va de même pour les singes.

Enfin, il y a les puces ; et l'on sait, depuis les travaux de M. Simond, que c'est en allant piquer un sujet sain après s'être infesté sur un sujet malade, homme ou animal, que la puce propage la peste. C'est surtout du rat à l'homme que la puce porte la maladie, et c'est essentiellement la puce du rat qui opère la propagation. D'autres puces sont beaucoup moins dangereuses. On le voit, le nombre des « animaux malades de la peste » est petit ; mais il suffit amplement...

LA CAUSE DU MILLERANDAGE

Les vignes françaises sont, depuis quelques années, sujettes à une maladie appelée *millerandage*, que l'on a trop souvent tendance à considérer comme une forme spéciale de la coulure. La coulure se traduit finalement par l'absence de fécondation ; le millerandage, au contraire, se manifeste par un développement irrégulier du grain qui, tantôt reste petit, vert et dur, tantôt s'accroît plus ou moins, et se ramollit à maturité comme les grains normaux, mais ne renferme aucun pépín. Dans tous les cas, la production d'une vigne atteinte de cette affection est plus ou moins considérablement diminuée.

D'après les expériences dont M. Lucien Daniel vient de communiquer le résultat à l'Académie des sciences, le millerandage est provoqué par une suralimentation, une pléthore aqueuse, au moment où le grain noué se développe avec une grande activité. Il y a lieu de penser que toute cause, autre que la taille en vert, produisant le déséquilibre caractéristique de la suralimentation, détermine le millerandage. La fréquence relativement récente de cette maladie s'expliquerait par le fait que la plupart des vignes françaises sont aujourd'hui greffées sur plant américain et cultivées, non plus en vue de la qualité, mais en vue de la quantité.

UN MOYEN DE DISCERNER LES COULEURS A GRANDE DISTANCE.

La perception des couleurs est influencée par le diamètre apparent de l'objet, qui

varie selon la distance, et, aussi, par l'état d'adaptation de l'œil. La notion des couleurs est donc souvent rendue douteuse par l'éloignement, ce qui peut avoir de graves conséquences quand il s'agit de reconnaître des signaux marins.

MM. André Broca et Poluck ont cherché à déterminer les propriétés physiologiques sur lesquelles on pourrait se guider pour éviter à notre œil ces erreurs d'optique. Ils ont constaté que, pour des raisons techniques dont l'exposé serait assez aride, la couleur apparente d'un objet éloigné change suivant qu'on le regarde en face ou de côté, en ne dépassant pas un angle d'environ 45 degrés. Ils croient pouvoir, dès maintenant, formuler les règles suivantes.

Si un signal éloigné, qui paraît de couleur douteuse, est mieux vu en vision directe qu'en vision indirecte, il est rouge. Si c'est le contraire qui se produit, il est bleu ou incolore.

D'autre part, quand le signal n'est pas trop éloigné, s'il paraît incolore en vision centrale, il est bleu ; si, au contraire, il vire au rouge, il est incolore.

LA SURVIE DES TÊTES DE POISSONS.

La décapitation, on le sait, ne tue pas instantanément. Et, de façon générale, aucun genre de mort ne tue sur le coup tous les tissus et organes : certains continuent à vivre un certain temps et même un assez long temps si l'on a soin de leur fournir les conditions favorables. Chez l'homme, sans doute, la décapitation amène une perte de conscience absolue. Pourrait-on la dissiper ? Peut-être : mais l'expérience serait trop cruelle pour le patient. Du moins a-t-elle été tentée sur le poisson qui possède une vitalité toute particulière, par M. Kouliabko, professeur à Tomsk, lequel ayant coupé un poisson en deux, et puis établi une circulation artificielle, a pu observer des phénomènes intéressants. Une fois que le poisson a été coupé en deux, en arrière du cœur, les deux tronçons continuent pendant deux ou trois minutes, à exécuter des mouvements convulsifs. Puis ceux-ci cessent, et le cœur s'arrête. C'est à ce moment, au plus tard, qu'on établit la circulation artificielle, au moyen d'une solution nutritive, saturée d'oxygène. L'effet de cette intervention est remarquable : c'est une véritable résurrection. Le tronçon antérieur, irrigué, reprend vie, bien qu'il soit tenu hors de l'eau ; tous les organes se remettent à fonctionner ; si le poisson, par anémie cérébrale, avait perdu conscience, il reprend certainement. Donc le tronçon antérieur a été rappelé à la vie : ce qui prouve que la section et l'hémorragie n'avaient pas tué les tissus, pas même les organes nerveux. Mais cette résurrection est provisoire. Peut-être la circulation artificielle et la solution oxygénée remplacent-elles mal la circulation naturelle et le sang qui, normalement, va s'oxygéner dans les branchies. Quoi qu'il en soit, l'activité artificielle du cerveau et des sens dure certainement plusieurs heures : après quoi, elle disparaît graduellement, étant, comme on le sait, la plus délicate, la plus fragile. Mais l'activité du cœur peut survivre parfois des jours entiers à celle des centres nerveux. Il faut remarquer que, dans ceux-ci, il y a des parties plus délicates que d'autres, qui meurent plus vite : par exemple les centres les plus élevés de l'écorce cérébrale meurent avant la moelle, ce qui est conforme à ce qu'on savait.

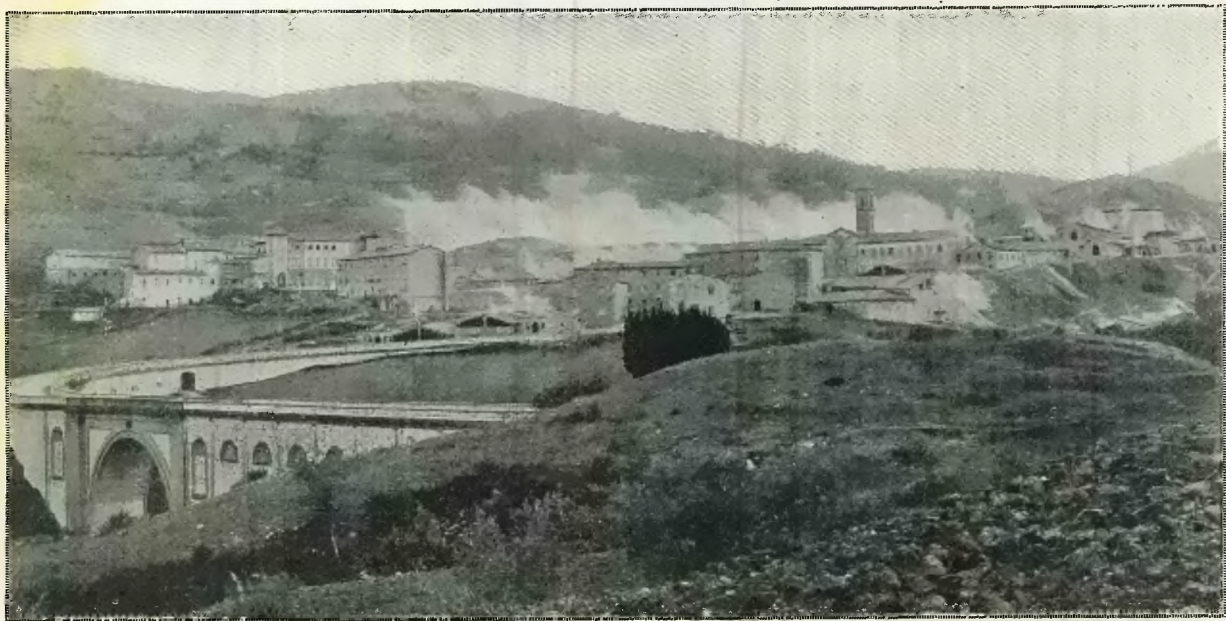
Cela prouve-t-il que, à supposer qu'on eût le courage de faire l'expérience, on pourrait ranimer la tête d'un décapité et y ramener la sensibilité et la conscience ? Il est difficile de rien dire de précis, car la délicatesse du cerveau humain est certainement plus grande que celle du cerveau des poissons : il est plus sensible à l'anémie et à la privation de circulation.

LE CANAL DE MARSEILLE AU RHÔNE.

Entre le Rhône et Marseille se trouvent les collines de Rove. On vient de décider de traverser celles-ci par un canal en tunnel long de 7 kilomètres, large de 22 mètres, à une hauteur de 14^m.20. Cet ouvrage sera le premier tunnel à voie d'eau de cette importance.

Le cube de terre à enlever sera de plus de 2 millions de mètres cubes, alors qu'au tunnel du Simplon, ce cube dépasse à peine un million de mètres cubes.

On pense que le tunnel pourra être achevé en sept ou huit ans. Son coût sera de 76 millions de francs.



Vue générale de Larderello, la ville aux fumerolles d'acide borique.



Le marché marocain d'Andjeroud : au loin, les montagnes des Beni-Snassen.

LA FRONTIÈRE DE L'ALGÉRIE ET DU MAROC QUE LES BENI-SNASSEN VIENNENT DE FRANCHIR. — Phot. A. Gautheron.



Les gorges du Kiss : dans la coupure, l'oued Kiss qui forme la frontière.

AU MAROC

LA FRONTIÈRE ALGÉRIENNE DE L'OUED KISS
FRANCHIE PAR DES TRIBUS MAROCAINES

Des événements plus graves que ceux de Casablanca viennent de se produire à la frontière de l'Algérie et du Maroc.

Deux reconnaissances avaient été envoyées, l'une de Port-Say, l'autre d'Oujda, vers le territoire des Beni Snassen, afin de contraindre cette tribu à payer la contribution de guerre qui lui fut imposée à la suite de ses dernières agressions contre nous.

La première, la colonne du nord, fut assaillie, le 23 novembre, dans la plaine des Triffa. Au cours du violent combat qui s'engagea, un de nos canonnières, six spahis, des goumiers, furent blessés. Quatorze Marocains furent tués par notre feu, et nos troupes capturèrent de nombreux bestiaux. Quant à la colonne partie d'Oujda, elle fut attaquée près d'un point désigné dans les dépêches sous le nom de Haci-

vahirent le territoire algérien, où ils procédèrent à une véritable razzia, brûlant les meules et les plantations des habitants, nos protégés, qui se défendirent de leur mieux.



L'usine de Bab-el-Assa appartenant à la Compagnie marocaine.

Le 27, nouvelle incursion des Marocains attaquant et brûlant l'usine de crin végétal de Bab-el-Assa, à 6 kilomètres de la frontière, occupée par le détachement du lieutenant Maire-Sébille, qui devait momentanément aussi se replier. Des renforts aussitôt envoyés repoussèrent les Marocains. Mais nous avions dix tués et six blessés.

LE DÉPUTÉ LÉGITIMUS

Député mulâtre et socialiste de la Gualoupe, M. Jean-Hégésippe Légitimus, bien qu'ayant déjà siégé à la Chambre pendant la précédente législature, était resté assez obscur, du moins dans la métropole. Aussi, quand, en 1906, il vit renouveler son mandat par les électeurs de l'île où, publiciste, président du Conseil général, ancien maire de la Pointe-à-Pitre, il est, paraît-il, un des citoyens les plus notoires, son retour ne s'annonçait-il pas comme un événement sensationnel. Mais, dûment élu et validé, M. Légitimus ne revint pas, et, dix-huit mois durant, négligea de donner de ses nou-



Le député Légitimus.

velles, si bien qu'on en arrivait à douter de son existence. Cette absence d'ailleurs,

grâce à la sollicitude d'un collègue détenteur de sa boîte à bulletins, ne l'empêcha nullement de participer à quantité de votes, et il aurait pu continuer à jouir de ce précieux privilège jusqu'au terme de la législature, en 1910, si, se jugeant suffisamment allégé des soucis politiques et privés qui le retenaient là-bas, il ne s'était enfin décidé à prendre le paquebot. A peine débarqué, il a été l'homme le plus interviewé de France et des colonies ; au Palais-Bourbon, une brillante « entrée » de grand premier rôle a salué son apparition tardive, et sa qualité de député absentéiste lui vaut plus de notoriété que n'eussent fait des années d'assiduité laborieuse aux séances législatives.

UN MAIRE ISRAËLITE A ROME

Le nouveau conseil municipal de Rome vient d'élire aux fonctions de maire,



M. Ernest Nathan. — Phot. Ch. Abeniacar.

M. Ernest Nathan, candidat favori de cette assemblée issue d'une coalition des libéraux, des radicaux, des socialistes et des républicains. En sa jeunesse, fervent disciple de Mazzini, M. Nathan s'est sensiblement écarté plus tard des doctrines du célèbre révolutionnaire, tout en sachant conserver d'étroites attaches avec les partis avancés. Son élévation au poste éminent de chef de la municipalité romaine se signale plus particulièrement à l'attention en raison de la double qualité du titulaire, israélite et ancien grand-maître de la franc-maçonnerie italienne. C'est la première fois que les honneurs du Capitole sont décernés à un triomphateur ainsi caractérisé dans la ville qui, pour être devenue la capitale officielle de l'Italie, n'en reste pas moins la capitale du monde catholique. L'antithèse ne laisse pas d'être singulière.

LES FAKIRS DE L'INDE

(Voir notre gravure de double page.)

La vie étrange, surnaturelle, des fakirs hindous, les prodiges incroyables qu'on leur attribue, ont toujours fortement passionné les Européens qui les ont rencontrés au cours de quelque voyage.

Ce sont, en somme, des sortes de moines mendiants qui, pour mieux attirer l'attention des fidèles, pour exciter plus sûrement leur pitié et provoquer leurs aumônes, s'imposent, publiquement, des mortifications horribles, de vrais supplices parfois.

On assure qu'ils sont dans l'Inde plus d'un million, vivant de ce que leur apporte la charité des passants, sans fournir jamais aucun travail. Le peuple les considère comme des saints et leur prodigue les aumônes avec abondance, leur demandant, d'ailleurs, en retour, des prières, des sortilèges, attendant de leur toute-puissance la guérison de ses maux, — des miracles.

Les phénomènes merveilleux qu'on aurait vu des fakirs provoquer ont été longuement racontés dans maints récits de voyages. Ne présente-t-on pas, en ce moment, à Paris même, un *yogui* — variété de fakir — qui ferait germer, en quelques minutes, des grains de blé plantés par les spectateurs mêmes de son expérience ? Nous nous sommes complaisamment laissé conter vingt prouesses de ce genre, cas de lévitation, où un saint homme, renouvelant les miracles bibliques, s'élève en l'air et y demeure suspendu sans appui apparent ; cas de léthargie volontaire, où l'on ensevelit vivant, pendant des mois, un de ces prodigieux ascètes. Seulement, il est difficile de savoir où s'arrête le réel mystère, où commencent le charlatanisme et la supercherie ; car il semble qu'aucune de ces expériences n'ait jamais été sérieusement contrôlée. Récemment encore, un globe-trotter, retour de l'Inde, confiait à l'un de nos amis combien avait été grande sa déconvenue quand, développant, au laboratoire, deux clichés pris pendant un cas de lévitation, et dont l'un aurait dû représenter le fakir dans les airs, puisque de leurs yeux, tous les spectateurs l'avaient vu ainsi, il avait constaté que, sur les deux plaques, le sujet reposait parfaitement sur le sol.

Quoi qu'il en soit, il est déjà prodigieux qu'un homme puisse demeurer étendu longtemps, comme celui que représente notre gravure, sur une couche hérissée de pointes de fer. D'autres s'imposent des supplices non moins extraordinaires et qui nécessitent tout autant de courage et de fermeté d'âme. On en a cité qui tenaient leurs deux bras levés au-dessus de leurs têtes pendant tant d'années que leurs articulations s'ankylosaient, et qu'il leur devenait impossible de jamais plus reprendre la position naturelle ; d'autres ramenaient sous eux leurs jambes et demeuraient accroupis dans la position familière du Boudha jusqu'à ce que, leurs muscles s'atrophiant, il leur devint impossible de se relever.



Le lieutenant Roze, tué dans le combat du 24 novembre, près d'Oujda.

Khalifat et eut un spahi indigène tué.

La nuit suivante, les Marocains se rassemblaient. Au matin, la colonne d'Oujda était de nouveau attaquée et un combat acharné s'engageait : il dura de cinq heures à une heure et demie. Nos pertes ont été sensibles : le lieutenant Roze, le brigadier Davin, un légionnaire et un spahi, plus quatorze blessés, plus encore deux disparus. Quant à l'ennemi, il a eu de très nombreux morts, ce qui ne l'empêcha pas, le 25, de diriger une nouvelle attaque contre la colonne du nord qui eut huit blessés.

Le mardi 26, ce fut plus grave encore. Les Marocains, profitant du retrait de nos troupes, qui avaient regagné Andjeroud, près de Port-Say, et Oujda, franchirent l'oued Kiss, au gué de Sidi-Aïssa, et en-